

Salariés pressés, baladés, jetés !



Sommaire



Actualité

- Une austérité historique** par R. Pino, page 3
Nouvelle des fronts par H. Lenoir, page 5
Une météo syndicale affligée de J.-P. Germain, page 6
Ça barde au Chiapas par G. Goutte, page 7
La chronique néphrétique de Rodkol, page 8

Arguments

- Pas seuls dans l'univers**, par M. Silberstein, page 9
De l'économie et de la révolution, par E. Vilain, page 11

International

- Les grévistes assassinés de Marikana**, par S. Hatting, page 12
Être jeunes à Cuba, par D. Pinos, page 15
Ouvriers chinois en colère, page 22

Expressions

- Un film égyptien**, par H. Hurst, page 17
Dossier: Un maître du polar au noir, par M. Noir, page 18

Mouvement

- Des anarchistes à Porto**, page 21
Radio libertaire, page 22
Agenda, page 23

Illustrations

- Aurelio, Jhano, Krokaga,
Riri, Valère**



Tarifs

France et étranger

(hors-série inclus)

- 3 mois, 12 n^{os} ☐ 25 €
6 mois, 25 n^{os} ☐ 50 €
1 an, 45 n^{os} ☐ 75 €

Règlement à l'ordre des Publications libertaires, à joindre au bulletin à renvoyer à :

Le Monde libertaire - 145, rue Amelot - 75011 Paris - France

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Bulletin d'abonnement

Abonnement de soutien

1 an, 45 n^{os} ☐ 95 €

Pour les chômeurs, les étudiants et les bénéficiaires du RSA, 50 % de réduction en France métropolitaine et gratuit pour les détenus. Les chèques tirés sur des banques hors France subissant une taxe exorbitante (plus de 15 euros), nous vous demandons d'effectuer vos paiements par virement bancaire international (IBAN: FR76 4255 9000 0621 0076 4820 363). (BIC: CCOPFRPPXXX)
Pour tout changement d'adresse, joindre la dernière feuille de routage.

Contre l'austérité, contre le capitalisme

Le traité européen ne fait pas l'unanimité même dans le camp socialiste, comme en atteste la méfiance de 70 % des Verts, obligeant Madame Duflot au grand écart pour conserver son portefeuille.

On pourrait, en non-spécialiste, se réjouir que la fameuse « règle d'or » soit là, à l'avenir, pour empêcher les États européens, et donc leurs peuples, de s'endetter autant auprès des banques que ces dernières années.

Mais ce énième traité européen n'est autre qu'un projet négocié par Sarkozy auquel Hollande n'a pas réussi à faire changer une ligne, si l'on excepte de vagues promesses concernant une hypothétique et peu vraisemblable croissance.

La conséquence directe de ce traité est l'adoption d'un budget d'extrême rigueur supporté par les pauvres, pour rembourser des banquiers privés, voleurs responsables des « crises » par leur incommensurable sottise. Pour ce faire, il faudra continuer le saccage du service public, le détricotage systématique des acquis sociaux du CNL et la pérennité du chômage, de la précarité, de la pauvreté.

Les prétendus « socialistes », avec les clampins de droite, considèrent le capitalisme comme la fin de l'Histoire. Ils ne veulent ni ne peuvent changer rien à un système monstrueux, fondé sur l'égoïsme, qui prétend attribuer une valeur marchande à tous les éléments et les attitudes de la vie sur Terre. Ils vont donc lui permettre de continuer son œuvre de mort. Comme si, avec quelques réformatrices, ils allaient l'appriivoiser. Autant apprendre les bonnes manières à un virus du chikungunya.

Tous les tenants de l'Europe des riches font les gros yeux aux peuples et les menacent des pires fléaux s'ils refusent de raquer. Pur titata ! Pour de vrai, ils ne sont pas si rassurés qu'ils veulent le faire croire. Ils savent très bien que si un seul pays du groupe des Pigs (comme ils disent avec morgue) – Portugal, Italie, Grèce, Spain – sous la pression de la rue, refuse la muselière, dit prout à sa dette purement et simplement, les autres pays suivront aussi sec un si bel exemple, foutant comme un château de cartes toute l'Europe des riches par terre. Ils ont une sacrée trouille que les gens prennent conscience de cette force, malgré les enfumages des médias et des agences de com'.

Aux anarchistes de susciter cette magnifique rébellion, de la chanter sur tous les toits et de préparer en leurs seins l'avènement d'une société toute autre.

Ramón Pino

*Groupe Salvador-Seguí
de la Fédération anarchiste*



Nous y voilà. Les flonflons de la campagne électorale ne sont plus qu'un lointain souvenir, place à la réalité. Et la réalité, c'est que la situation étant ce qu'elle est, le gouvernement mis en place avant l'été « découvre » que l'heure est grave (fin juillet Pôle emploi donne le chiffre officiel de 5,05 millions de chômeurs), qu'on va devoir se serrer la ceinture d'un cran (voire de plusieurs). Qui ça « on » ? Voyons, mais c'est bien sûr : les travailleurs, à qui on demande de payer une crise dont ils ne sont pas responsables, mais dont ils sont quand même les premiers à subir les conséquences. Donc les dirigeants du pays ne tournent plus autour du pot : après avoir tortillé du fondement pour éviter de prononcer les mots qui fâchent (genre : rigueur, austérité...), ils tendent le chapeau vers ceux d'en bas. À vot'bon cœur m'sieurs dames. Les économies annoncées pour réduire la dette vont évidemment provoquer une perte du pouvoir d'achat des nantis que nous sommes. Et, dans le plus pur style démagogique, ceux d'en haut montrent l'exemple : en diminuant leurs salaires, leurs notes de frais, en se déplaçant en transports en commun sous l'œil des caméras de la TV (comme nous, en somme, mais nous ce n'est pas un choix, c'est tous les jours, et les caméras ne sont pas celles de la TV mais de Big Brother).

Braves médias

Bref, les médias ne planquent plus devant le Fouquet's, mais vont bientôt nous préciser la nature des sandwiches SNCF dont nos dirigeants se sustiennent... Braves médias qui jouent toujours leur rôle de porte-voix des possédants, par exemple en multipliant les émissions consacrées à l'économie. On a ainsi pu voir pendant des années un défilé de pseudos spécialistes et experts à la TV (toujours les mêmes) ou les entendre à la radio (encore les mêmes), pour nous expliquer en long et en large les bienfaits du capitalisme. Seule la crise, qu'aucun d'entre eux n'a vu venir, leur a cloué le bec quelque temps, et les revoilà toute honte bue pour nous expliquer cette fois comment nous en sortir, tout en continuant dans le même système. Ce genre d'émissions avait un précurseur il y a une trentaine d'années en la personne de Yves Montant qui, après avoir joué les idiots utiles pour le PCF, avait gardé le même rôle, mais cette fois pour la bourgeoisie libérale. Il nous avait ainsi présenté un petit jeune qui promettait : Alain Minc, celui-là même qui n'en finit pas de vouloir nous fourguer ses nombreux bouquins où il nous vante, à longueur de pages, les bienfaits du capitalisme (lui non plus n'a rien vu venir, tout occupé qu'il était à conseiller Sarkozy dans le quinquennat précédent).

Tous ces débats télévisés ou radiodiffusés reposent sur le principe de la pluralité. Pour être plus précis, il s'agit de donner la parole à des « experts » partisans du capitalisme *soft* ou *hard*, ou un peu ceci, beaucoup cela, mais jamais à un économiste remettant en cause le capitalisme en tant que tel (si, si, il y en a). C'est un peu le même principe que les émissions religieuses diffusées le dimanche matin sur une chaîne TV du service public ; vous avez le choix entre diverses religions, les « produits » vous sont vantés dans un ordre bien établi, mais il y a toujours une parole manquante : celle des non-croyants (et je ne vous parle même pas des anticléricaux...).

fameuse ratification du traité de stabilité (sic) européen.

Le gouvernement, quant à lui, rappelle que, à partir du 4 octobre, se tiendra à son initiative une négociation interprofessionnelle, syndicats/patronat sur le thème « Sécurité de l'emploi ». Ça aussi, ça s'annonce chaud, avec un Medef qui martèle depuis des mois que la solution à la crise réside dans l'équation : « plus de souplesse et de flexibilité pour les contrats d'embauche » sur « plus de liberté et de facilité pour licencier ». Traduction pour les exploités : plus de précarité sur... plus de précarité.

Les discussions risquent fort de tourner au dialogue de sourds, et gageons que la CGT,

matières premières). Maintien aussi du plein emploi chez le volailler Doux ? Bien sûr, mais pour produire quoi et dans quelles conditions ? Toujours la même merde qui atterrit dans nos assiettes (en tout cas dans la mienne, puisque je ne suis pas végétarien) ?

Pourtant...

Ce moment pourrait être historique et mettre à plat les données du problème : quels sont les besoins ? Pourquoi ? Qui les détermine ? Comment les satisfaire ? Dans quelles conditions ? Qui décide ? Qui organise ? Qui... ? On voit qu'à ce moment on va poser les questions qui fâchent. Il ne s'agit plus de garantir le plein-emploi en faisant tourner la machine capitaliste comme avant. Contrairement à un parti qui n'a plus de socialiste que le nom, et ce depuis longtemps, nous, anarchistes, ne sommes pas candidats gestionnaires d'un système qui est fondamentalement la cause de tous nos maux.

Bien sûr, vu l'urgence de la situation sociale, nous sommes pour des améliorations immédiates des conditions de vie des travailleurs et des précaires. Va donc pour les augmentations de salaires, le blocage des licenciements, la taxation des hauts revenus, le contrôle des aides publiques aux entreprises etc., mais se contenter de ces revendications est illusoire tant que l'on reste dans le cadre du système capitaliste. La gauche au pouvoir peut bien hausser le ton et bomber le torse, puisqu'ils ont choisi de gérer « démocratiquement » ce système, ce sont eux qui dépendent de la finance, et non l'inverse. Il n'y a pas de capitalisme « moral » (c'est même un oxymore parfait) ; il y a le capitalisme. Libéral, d'État, sauvage, mais toujours exploiteur. Notre projet autogestionnaire est en complète opposition avec ce système oppressif. Nous luttons effectivement pour une société nouvelle, sans capitalisme ni État, une société dans laquelle l'économie est aux mains des travailleurs et de leurs organisations de classe, une société où, par le biais de ses structures horizontales, chacun puisse subvenir à ses besoins et être un acteur à part entière de la vie politique et économique.

Le chemin est ardu ? Nous n'avons jamais prétendu qu'il était aisé ; mais accepter en courbant la tête toutes les mesures antisociales et les diktats que les actuels maîtres du monde veulent nous imposer, ce serait accepter définitivement le postulat de l'exploitation de l'homme par l'homme.

R.P.



Durs principes de dure réalité

Mais revenons à nos moutons, pendant que l'Europe du Sud (Grèce, Italie, Portugal, Espagne) s'enfonçait dans cette fameuse crise et ses conséquences financières, nous, en France, étions en pleine jubilation électorale, avec promesses de redressement économique et de mesures contre les licenciements. Mais la fête est finie, les problèmes demeurent et les mobilisations populaires sont annoncées comme tous les ans, car comme la tradition l'exige, la rentrée sera « chaude ».

Du côté des organisations politiques, le Front de gauche nous invite le 30 septembre à dire « non au traité d'austérité » que le gouvernement de gauche veut graver dans le marbre de la constitution. Front de gauche, c'est-à-dire Parti communiste français, Parti communiste ouvrier de France (si ça existe encore), plus quelques autres comme le Parti de gauche et son ineffable porte-voix, Mélenchon, qui, en ancien bon élève trotskiste, se doit évidemment d'être à l'avant-garde de l'avant-garde.

Côté syndicats, la CGT dégaîne la première et nous invite, elle, à participer le 9 octobre à la journée européenne de luttes contre cette

toute réformiste qu'elle soit, sera sans doute la première à quitter la table des négociations si elle s'en tient à son opposition de principe à la ratification de ce traité de stabilité, qui effectivement ne peut que « conduire à l'appauvrissement des salariés et des retraités », empêchant ainsi « toute reprise de croissance ». C'est vrai, la CGT a raison, mais elle ne pose pas toujours la question : quelle type de croissance ?

La liste des licenciements et des suppressions de postes n'en finit pas de s'allonger : PSA, ArcelorMittal, Sanofi, Air France, Bouygues, Prestalis, et les syndicats expriment (à juste raison) leur opposition à cela, mais se contenteraient bien d'un simple retour au bon vieux temps des soi-disant Trente glorieuses. Maintien du plein emploi à PSA ? Oui, mais pour produire toujours plus d'automobiles que l'on veut nous persuader d'acheter ou de renouveler de plus en plus souvent ; il n'y a qu'à compter le nombre inouï de pubs TV, ciné, magazine concernant ce produit de consommation (à noter, toutefois, qu'une partie des travailleurs de ce secteur commence à proposer une autre orientation d'activité à partir des mêmes



Nouvelles des Fronts

« Il faut trouver le moyen de rendre le travail attrayant mais je crois qu'avant [...], il faut d'abord que le travail cesse d'être déshonorant »

Flora Tristan

POUR FAIRE PASSER LES PILULES les plus amères, rien de mieux que l'éducation. À Hongkong, le gouvernement chinois, qui a reculé depuis, voulait imposer « l'éducation patriotique » pour faire accepter le régime autocratique du socialisme de marché à la population. En France, c'est le retour de la morale laïque pour œuvrer au « redressement moral et intellectuel de la nation ». De fait, une morale d'État où le citoyen se sacrifiera pour le capital sur l'autel de l'intérêt général. Asie, Europe, marchés de dupes pour les uns, profit et domination pour les autres.

Après l'élection présidentielle, on s'y attendait et c'est en cours. La CGT annonçait au printemps la suppression de 80 000 emplois et tout semble aller dans ce sens puisque, déjà depuis janvier 2012, 208 usines ont fermé leurs portes. Si les patrons et les RH font leur job de liquidateurs au bénéfice d'actionnaires toujours plus gourmands, les socialistes au pouvoir, comme à l'accoutumée, se préparent à prêter main forte au capital. Onze dévoués ministres sont allés courtoisement lustrer les pompes patronales à l'iniqueversité du Medef. Du jamais vu.

L'affaire PSA Aulnay, 3 000 emplois dans la balance de l'injustice, est un bel exemple de la solidarité de classe dominante et ce malgré les rodомontades de Montebourg, le tartarin du Redressement productif. Tartarin qui a vite replié ses gaules pour donner raison au rapport Sartorius qui conclue à la nécessaire liquidation du site de Peugeot. Certes, les représentants des salariés d'Aulnay, avec une petite manif à la clé, ont été reçus par un président à l'Élysée, toujours avenant, mais sans pouvoir faire face à l'intérêt supérieur de la finance des pères imbus de leur puissance sans limite.

Dans le même temps, le PS organise la gestion sociale du chômage des jeunes comme il l'avait fait précédemment en réinventant le programme Paque, les emplois jeunes de Martine Aubry en 1997 et autres TUC, encore plus anciens et de sinistre mémoire. Cette fois, ce sont les « emplois d'avenir », dont on peut imaginer l'avenir en toute quiétude. Un sas en attendant un autre sas pour atterrir à terme à Pôle emploi... Un avenir radieux promis par le socialisme d'État gestionnaire. État socialiste qui engage



avec les « partenaires » une réflexion qui doit aboutir à une réforme du marché du travail dont on peut aussi imaginer l'avenir, il suffit de regarder chez les voisins. On nous parle de « sécurisation des parcours » quand s'organise l'insécurité sociale généralisée.

En Grande-Bretagne, on prépare les mini-jobs sans charges ni imposition, bien sûr sous-payés et, en Allemagne, après les réformes orchestrées par les sociaux-démocrates Hartz et Schröder dans les années 2000, le travail déréglé, pardon modernisé, avec la bénédiction de la DGB (Confédération allemande des syndicats), voit naître un système de sous-salaires autour des 400 euros mensuels, heureusement défiscalisés... Grâce, un tiers de la population sous le seuil de pauvreté, 15 % au Portugal, 11,3 % de chômage en Europe. Quant aux États-Unis, 24 % des emplois sont qualifiés de « mauvais emplois », ce qui rime avec bas salaires, absence de couverture sociale et de régime de retraite d'entreprise.

Et ici, déjà des bruits courent d'une nouvelle et nécessaire réforme des retraites, les accords « anciens » ne seraient pas tenables ou déjà dépassés. Il va donc falloir là aussi moderniser: 208 usines et plus si affinités avec 200 emplois supprimés au groupe Lhor maintenant actés, 320 chez TRW dans les Vosges (sous-traitant de PSA), 1 500 à Néo-sécurité après négociations et reprise partielle des activités du groupe, 200 chez Kronenbourg, 470 salariés du Ritz saqués pour travaux, 556 chez Bouygues Telecom, 180 chez Coca-Cola pour réorganisation de la compta, tout comme les 260 postes perdus à la SNCF

because délocalisation, 85 à Paris-Normandie, 1 000 attendus chez Presstalis, 600 à Carrefour, 80 au CCE d'Air France, 300 probables chez Technicolor à Angers, 260 menacés à la papeterie Stracel (67) et de 1 000 à 2 500 chez Sanofi à Montpellier et Toulouse malgré des profits colossaux.

En bref, un bien bel été et un automne vraiment frais malgré l'annonce, pour le 9 octobre, d'une journée d'action par les matamores du syndicalisme... Un baroud du déshonneur pour Thibault, sur le départ. Une journée avec, comme à l'habitude, pas de grand soir ni de petit matin qui déchantent.

Durant ce bel été, petits sursauts des salariés de Britannias Ferry en grève pour les salaires, des pilotes d'Air France en région et de ceux d'Easy Jet malgré l'usage de jaunes par la direction low cost. Et, dans les derniers jours, grève à L'Équipe (46 salariés sur la ligne de départ), au Figaro, à Radio France et port de bracelets dans les Apple stores. Bracelets revendicatifs, bien sûr, sur lesquels est écrit « Believe », croire ou ne pas croire aux promesses de la direction sans porter atteinte au chiffre d'affaires... Forme symbolique d'un hara-kiri sans avenir. Quant à Indes, 50 millions de grévistes protestent contre la venue des multinationales de la distribution, tueuses d'emplois.

Ailleurs, ça sent la mort. Pakistan, 289 morts brûlés dans une usine vétuste à Karachi, 21 morts à Lahore dans les mêmes conditions. Les bagnes industriels sont des mouvoirs, mais qu'importe, la main d'œuvre est pléthorique. Afrique du Sud, relent d'Apartheid, 34 mineurs assassinés par la police lors d'une grève pour dénoncer des salaires de misère (400 euros par mois) et des conditions de vie dignes du bétail à la mine de platine de Marikana. Grève dramatique qui, après extension, a été suivie d'une augmentation des salaires, sans pour autant atteindre les 1 200 euros revendiqués. Esclaves salariés, mais aussi esclaves tout court. 27 millions d'entre eux ont été comptabilisés de par le monde. L'Arabie saoudite et la Corée du Nord tiennent le pompon des dictatures esclavagistes.

Hugues

Groupe Pierre-Besnard

Brèves de combat

Solidarité

Environ 70 militants libertaires, principalement de la Fédération anarchiste, ont défilé à l'occasion de la journée internationale de solidarité avec les anarchistes biélorusses emprisonnés, des Invalides à la Tour Eiffel en passant par le Champs de Mars. Les banderoles ont attiré l'attention des riverains et des touristes peu habitués à ce genre de démonstration de solidarité sans frontières. Le cortège était escorté, comme d'habitude, de manière disproportionnée par dix fourgons de CRS.

Bravo la France normale

Malgré l'annonce du recrutement de 1 500 auxiliaires de vie scolaire individuels (AVSI) faite par le gouvernement début juillet, plus de 6 000 enfants handicapés sont restés sur le pas de la porte des écoles en cette rentrée 2012.

Anti-publicitaires

Trois militants parisiens sont accusés d'avoir brisé 75 écrans publicitaires dans le métro parisien dans la période de mai à septembre 2010, date de leur arrestation par la brigade ferroviaire. Les dégâts s'élèvent à plus de 200 000 euros. Depuis leur interpellation et la garde à vue qui a suivi, les trois personnes se retrouvent sous contrôle judiciaire mensuel, risquent une amende importante et des travaux d'intérêt général, du sursis ou de la prison ferme. Le procès du 25 septembre est reporté sur demande de la partie

Météo syndicale

PUISQU'ON EST DANS les efforts syndicaux (syndicalistes?) sous un régime politique où la gauche a pris les rênes, tournons nous vers le sud de l'Afrique. Du temps de l'apartheid, en 1987 pour être précis, la grève massive des mineurs avait été un des derniers « coups de butoir » contre le régime honni. Les derniers événements d'août et septembre ont montré que rien n'avait beaucoup changé, voire que ça stagnait! Ainsi Zwelinzima Vavi, leader syndicaliste venant redonner de l'espoir aux 15 000 grévistes qui refusaient de reprendre le travail, pouvait déclarer au sujet de l'ANC qu'elle était : « de plus en plus rongée par le factionnalisme ¹, le copinage et la corruption. »

À quoi bon tant d'efforts? Des années de sarkosysme et la victoire à l'arraché du parti socialiste sont-elles comparables avec la situation politique en Afrique du sud? Certes non mais, pour ne parler que d'elle, la CGT en est à se déclarer « l'arme au pied ». Cela ne suffit pas à instaurer une rentrée sociale combative.

Pas de meeting de rentrée, une situation embrouillée par le problème de succession de Bernard Thibault à la charge suprême : on n'est pas dans le beau fixe! Ajoutons pour faire bonne mesure le changement sans surprise à la direction de la CFDT et on a un paysage folichon. À part Force ouvrière qui saura avancer plus que : « les avancées sociales, il faudra aller les chercher? »

On semblerait donc dans la situation où personne dans le syndicalisme estampillé n'ose encore dire qu'au niveau social c'est pas brillant, que sous Hollande comme sous Sarkozy, il faut toujours se battre pour défendre emplois, conditions de travail et salaires?

Des licenciements au journal l'Équipe et dans tout le groupe Amaury, au préavis de grève à TV5 Monde à l'appel de l'intersyndicale CGT-CFDT- SUD pour le 15 octobre, on voit bien que l'effet de grâce a été de courte durée!

Et Aulnay qui désespère et « découvre » comme cet ouvrier au ferrage : « on comprend pas où va le gouvernement : que ce soit la droite ou la gauche, ils laissent fermer les usines. » En fait l'actuel Président de la République promet simplement des pourparlers tripartites syndicats direction État. Pour légiférer sur la sauce à laquelle travailleuses et travailleurs seront mangés? Une chose est claire, comme le dit le délégué FO : « Hollande a dit qu'il n'avait pas de véritable pouvoir pour agir sur ces suppressions de postes. » CQFD, quand on a décidé de respecter la loi des marchés...

C'est pourquoi il semble plus qu'illusoire de dire « à l'Élysée, les PSA gagnent une négociation. » À faire croire que l'on peut faire pression par les voies parlementaires sur le PS pour qu'il tranche « entre la défense des intérêts du capital et la satisfaction des attentes populaires. » Tout ça en fait, c'est du sous-léninisme à la sauce XXI^e siècle. Il est bien temps de renverser la vapeur et de s'y mettre toutes et tous pour que l'unité des luttes soit autre chose que des imprécations de bistrot.

Jean-Pierre Germain

1. Factionnalisme : division au sein d'un mouvement politique, en petites unités semant le trouble.

PAVÉ D'ANAR AVEC SADIA ET MAZOGH KROKAGA



Chiapas, Mexique

Déplacements forcés

La communauté Commandant-Abel agressée

CES DERNIÈRES SEMAINES, LES AGRESSIONS se sont multipliées contre les zapatistes du Chiapas. Inquiétantes et particulièrement violentes, elles laissent présager le pire pour la suite. La principale cible de ces attaques est la communauté Commandant-Abel, de la commune rebelle zapatiste La Dignité, rattachée au caracol V. Le 6 septembre, au petit matin, 55 paramilitaires lourdement armés – originaires de la communauté Union Hidalgo – y ont surgi et ont expulsé plusieurs bases de soutien zapatistes de leurs terres. Pour signifier que ces espaces leur appartenaient désormais, des bâtiments en tôles ont été construits dans la foulée et une partie du maïs récemment planté par les compagnons a été pillée. Dans l'après-midi, une quinzaine de paramilitaires ont débarqué pour renforcer les effectifs sur place et une trentaine de coups de feu ont été tirés, sans doute en vue d'établir un climat de tension et d'angoisse chez les zapatistes.

Le lendemain, 7 septembre, de nouveaux renforts ont porté à 150 le nombre de paramilitaires. De nouveaux coups de feu ont été tirés, cette fois-ci clairement en direction de la communauté zapatiste, qui a ensuite été encerclée dans un périmètre de 150 mètres.

Le 8 septembre : encore des coups de feu, et de plus en plus près de la communauté. Inquiètes et craignant les balles «perdues» (mais jamais pour tout le monde, comme disait l'autre), les familles – 70 personnes au total – sont obligées de quitter les lieux et de se réfugier dans la montagne. Après deux jours et une nuit passés à l'extérieur, sous la pluie et le froid, elles sont réapparues dans des communautés où elles sont désormais en sécurité. Néanmoins, malgré un accueil fraternel et solidaire, la situation de ces déplacés est préoccupante. Dans un communiqué daté du 11 septembre dernier, le caracol V écrivait que «les enfants ont de la fièvre et des nausées, de la diarrhée et de la toux, et commencent à souffrir du



manque d'aliments, de vêtements et de médicaments». Mais le plus inquiétant, c'est la disparition de 14 personnes (dont deux enfants) qui, à l'heure où j'écris ces lignes, n'ont toujours pas été retrouvées.

Le même jour, dans la communauté Union Hidalgo – d'où sont originaires la plupart des paramilitaires – dix personnes, bases de soutien zapatistes, ont dû, à leur tour, s'enfuir dans la montagne pour fuir les menaces qui pesaient sur eux. Après y avoir passé trois nuits, ils ont rejoint une communauté où ils devraient désormais être en sécurité.

Ces agressions, ces expropriations de terres, ces déplacements sont l'œuvre des nerfs de l'Union paysanne indigène et forestière (organisation paramilitaire du PRI et du parti Vert écologiste) d'une part et, d'autre part, du groupe Paix et Justice, structure paramilitaire tristement célèbre créée par le gouvernement du Chiapas. Les têtes à l'origine de cet harcèlement violent sont, d'après le communiqué du caracol V, «Carlos Cleber Conzález Cabello, ex-candidat du PRI, qui est celui qui a financé l'achat des armes des envahisseurs; Pedro Ramírez Guzmán et Hipólito Ramírez Martínez, principaux dirigeants de la communauté Unión Hidalgo; Jesús Ramírez Martínez, Miguel Encino Gómez et Javier Guzmán Encino, également dirigeants, vivant à Sabanilla, les mêmes qui, l'an passé, ont organisé les gens de la

communauté d'Ostelukum afin d'envahir ces mêmes terres».

La guerre de basse intensité – dite de contre-insurrection – menée par le pouvoir mexicain depuis 1994 n'est donc toujours pas terminée. Le développement de l'autonomie zapatiste, sa persistance et la témérité de ses acteurs inquiètent un système qui ne tolère pas que l'on vive différemment et en-dehors du modèle qu'il voudrait imposer à tous, au seul bénéfice d'une poignée de politiciens véreux et de puissants économiques qui, au Mexique comme ailleurs, n'en finissent plus de broyer les peuples. Mais les résistances sont bel et bien là et les courageux compagnons et compagnes zapatistes de la communauté Commandant-Abel sont là pour en attester. Citons d'ailleurs, pour conclure, la fin du communiqué du caracol V, qui résonne par-delà les frontières comme un appel à l'insoumission et à la lutte : «Que le fichu gouvernement mensonger, trompeur et imbécile sache que nous n'allons pas nous rendre avant d'avoir payé de nos vies pour notre terre si nécessaire, si il croit que le sang versé le 1^{er} janvier 1994 pour trouver une place dans ce monde n'est pas suffisant.»

Guillaume Goutte
Groupe Salvador-Segui
de la Fédération anarchiste

civile. Nous ne manquerons pas d'en indiquer la date. Solidarité!

AZF : enfin la liste des coupables

Les associations de victimes de la catastrophe AZF se sont réjouies que la justice ait, onze ans après les faits, désigné des coupables dans l'accident industriel le plus grave en France depuis 1945.

Tauromachie et Constitution

Les juges du Palais-Royal ont jugé qu'organiser des corridas dans certaines régions françaises est conforme à la constitution, rejetant le recours d'associations qui militent contre la tauromachie.

Une bonne dernière

Après 620 jours de prison Pavel Syramolatau a été libéré par grâce présidentielle. Pavel avait été arrêté le 17 janvier 2011 pour avoir attaqué le bâtiment du KGB dans Bobruisk en solidarité avec les anarchistes arrêtés à Minsk en septembre 2010. En mai 2011, après plus de six mois d'enquête, il avait été condamné à sept ans de prison pour destruction de la propriété privée. Sous la pression de l'administration pénitentiaire, il a signé sa demande de grâce en juin. Actuellement, cinq autres personnes prises en charge par Anarchist Black Cross sont en prison : Artsiom Prakapenka, Jauhen Vas'kovich, Ihar Alinieievich, Aliaksandar Frantskievich et Mikalai Dziadok. Tous répugnent à demander leur grâce au Président et sont prêts à purger la totalité de leur peine. Exprimez votre solidarité à Pavel et aux autres prisonniers en leur écrivant : belarus_abc@risuep.net



Chronique néphrétique

L'anarchisme est-il soluble dans l'écologie ? (2)

SI JE DEVAIS UN JOUR me retrouver plongé en forêt amazonienne, je ferais davantage confiance, pour ma survie, à un indien autochtone, s'il en existe encore, qu'à un scientifique parachuté. Et j'avoue sans honte aucune que les quelques éléments de culture de peuples aujourd'hui dits « premiers », dont j'ai connaissance m'apparaissent souvent plus sensés que la logique qui anime notre société occidentale. Il s'agit souvent de conceptions du monde emplies d'esprits, de puissances surnaturelles, donc religieuses ! Mais si la présence d'un esprit des arbres empêche de scier la branche sur laquelle on se trouve... Conceptions religieuses, mais qui relient l'espèce humaine à son milieu naturel, qui n'en font pas une espèce dominante. Bien sûr, le nombre peu élevé d'individus joua un rôle pour obtenir un équilibre. Je n'idéalise rien, ni ces peuples, ni la nature, ni les temps anciens. Je sais que l'espèce humaine, dès ses débuts, a dû se frayer une place sur le globe et qu'elle le fit au détriment d'autres espèces. Je sais que déjà au Moyen-Âge, les rivières européennes étaient boueuses et polluées. Mais cela n'empêche pas de pointer du doigt l'idéologie qui anime notre société moderne. Celle du monde occidental qui fit de ces deux derniers siècles une succession de tueries en masse, de pillage et de destruction généralisée, tant des ressources naturelles que des cultures dites inférieures. Cela devrait nous inciter à plus de réflexion. Car l'élan industriel qui met en cause désormais notre survie procède du vieux fond religieux monothéiste qui lance à ses fidèles : « Reproduisez-vous sur la terre et soumettez-la ».

Accrochés à des arbres, enchaînés à des bulldozers, devant les trains, ils tentent de sauver une forêt ou d'arrêter un chargement de déchets radioactifs. Ils parlent de « notre mère la Terre », je souris, mais respect ! Respect pour ceux qui affrontent les coups de la flicaille, le gaz lacrymo directement dans les yeux, pour empêcher ou limiter l'hécatombe. Leur combat est le mien. La répression qu'ils subissent, aux États-Unis, en Chine, ou ailleurs, les énormes peines de prison qu'ils purgent, leurs actions étant qualifiées de « terroristes », en font peut-être de « nouveaux martyrs » ?

Sont-ils empreints d'une « idéologie rétrograde ou conservatrice » ? C'est bien balancé comme invective, ça vous pose le militant de gauche, bien droit dans ses bottes. Passé = pas bien. Comme les collégiens qui désormais,

pour dénigrer ce qu'ils n'aiment pas, vous lancent : « C'est quoi c'veux truc ? ». Mais comment nommer celui qui pense que l'avenir plus ou moins lointain sera meilleur que le présent, ou que le Nouveau est forcément un progrès ? Il risque d'être choqué si je lui explique qu'il n'est que l'autre face du système marchand, qu'il dénonce en mots mais cautionne sur le fond. J'ai connu des trotskystes qui ridiculisaient d'une manière générale toutes les thérapies « non scientifiques » pour me vanter les progrès de la pharmacopée du xx^e siècle. S'il est stupide de nier les progrès accomplis dans ce domaine, quelle prétention et quel aveuglement que de nier les expériences des millénaires précédents et des cultures non-occidentales ! Quand je pense que le chef clandestin de ces militants était formateur de visiteurs médicaux, donc promotionnait, sans état d'âme apparent, l'ensemble du secteur pharmaceutique, je tousse ! Mais le médicament, c'est le progrès, donc cela va dans le Sens de l'Histoire, donc cela nous rapproche du communisme, donc c'est bien. De même, l'industrie nucléaire communiste sera beaucoup plus sûre que le nucléaire capitaliste. En attendant la révolution, crevez irradiés. Vos enfants mutants vivront le socialisme, youpi !

Les deux faces d'un même modèle. Urgence de s'en débarrasser. Incarner un autre discours que celui du capitalisme ou du communisme. Voilà l'acte de naissance de l'écologie politique, l'écologisme devrait-on dire. On le voit, l'anarchie et l'écologie ont plus d'un trait en commun.

« Comment, demande un journaliste, l'État peut-il cautionner, par ses agences, ses organismes de contrôle, la mise sur le marché de produits alimentaires, des OGM, dangereux pour la santé publique ? » Et l'un des représentants de ces agences de répondre qu'il faut se méfier des scientifiques non indépendants... idéologiquement ! (C'est-à-dire ceux qui ne se positionnent pas comme soutien des industriels et semenciers à la Monsanto). Allez, ça me rappelle ma jeunesse, quand on se foutait de ma gueule avec des : « Tu vas prendre la défense des p'tites fleurs et des p'tits oiseaux ? » Les rires gras fusaient de gauche comme de droite. Donc la prochaine fois, on parlera petits oiseaux...

Rodkol

Rodkol@netcourrier.com

In Vivo Veritas



Ici ou aux confins
de l'univers : ni Dieu ni maître !

Marc Silberstein

Groupe Louise-Michel
de la Fédération anarchiste

« J'ai toujours dit, et entendu, qu'il ne serait pas étrange qu'il y ait eu une civilisation sur Mars, mais que peut-être le capitalisme est arrivé, l'impérialisme est arrivé et c'en était fini de cette planète. »

Hugo Chávez

L'AIR DE RIEN – puisque cette question n'est pas abordée dans les comptes rendus médiatiques (trop pusillanimes et bien-pensants), pas plus que dans les articles scientifiques (dont ce n'est certes pas le rôle) –, nous vivons une époque rare. Une époque fracassante pour la plus vieille et mensongère idéologie de tous les temps : la croyance en un dieu créateur de la Terre et de ses êtres vivants. Le divin créateur et ses sbires ensoutanés s'étaient fait botter le cul par la théorie darwinienne de l'évolution au milieu du XIX^e siècle, quand elle a inscrit l'être humain dans une animalité, une immanence et, en un mot, un matérialisme que les religions exècrent et ne cessent depuis lors de traquer. Il se pourrait que les années à venir, en apportant des preuves observationnelles de la présence de vie ailleurs que sur notre planète ou – plus abasourdissant encore – la démonstration que les planètes aptes à abriter la vie sont pléthores, rendent encore plus douloureuse la punition narcissique infligée à la prêtraille : la vie n'est pas un événement unique au sein de l'univers, selon les desseins d'un Créateur qui jeta son dévolu sur une planète ordinaire que l'on nomma Terre. (On comprend ici que je ne reprends pas le récit littéral de la Genèse, mais une version édulcorée de la Création, telle que les catholiques romains notamment la racontent depuis qu'il est devenu totalement absurde pour eux de se présenter comme des créationnistes purs et durs.) Un des messages fondateurs du monothéisme proclame l'unicité de la vie et de l'humain, ici, sur une seule planète, royaume terrestre des créatures d'un dieu céleste. La pluralité des mondes, c'est-à-dire l'affirmation que de nombreux mondes existent au sein de l'immensité cosmique, et

l'excentricité du monde, c'est-à-dire le postulat (puis plus tard la démonstration) que la Terre n'est pas le centre de l'univers, furent annoncées par quelques rares aventuriers de la pensée, dans cet élan de témérité intellectuelle ultime qui consistait alors à contredire les prétendues saintes Écritures ; certains le payèrent de leur vie, comme Giordano Bruno, brûlé vif en 1600 à Rome, lui qui affirmait : « Il est donc d'innombrables soleils et un nombre infini de terres tournant autour de ces soleils, à l'instar des sept "terres" que nous voyons tourner autour du Soleil qui nous est proche¹. »

Du monde clos à l'univers infini²

Sans pouvoir entrer ici dans les détails, indiquons que même des scientifiques athées et évolutionnistes, comme le biologiste Jacques Monod dans les années 1970, ont considéré que l'unique lieu possible d'émergence de la vie était la Terre, et que l'apparition de la vie était un événement unique dans l'histoire de l'univers : « La vie est apparue sur la Terre : quelle était avant l'événement la probabilité qu'il en fût ainsi ? L'hypothèse n'est pas exclue, au contraire, par la structure actuelle de la biosphère, que l'événement décisif ne se soit produit qu'une seule fois. Ce qui signifierait que sa probabilité a priori était quasi nulle » (Le Hasard et la nécessité, 1970.) C'est une partie de ce qu'on a appelé plus tard l'hypothèse de la « Terre rare » (les conditions stellaires, planétaires, chimiques, etc., de l'émergence d'un vivant élaboré relèvent d'une combinatoire hautement improbable). Certains partisans de cette hypothèse sont proches des milieux néocréationnistes ; d'autres se situent à l'opposé de ces considérations sous-jacentes, tout en affirmant que la vie est un processus rarissime, voire unique, alors

Les recherches actuelles rendent donc de plus en plus probable l'hypothèse d'une pluralité des vivants dans le cosmos. Les clergés et leurs théologies frauduleuses vont devoir se débattre avec ces futures découvertes.

que les conceptions récentes en font un phénomène contingent³ et multiple. En quelques décennies, les progrès des connaissances théoriques, des observations, des modélisations ont rendu la première hypothèse de moins en moins crédible et l'option majoritaire s'appelle «l'hypothèse de la médiocrité», signifiant par ce terme que les systèmes planétaires aptes à développer des formes de vie (certes la majorité ne l'est pas) sont très communs dans l'univers. Des études récentes laissent penser que notre seule galaxie (la Voie lactée) abriterait environ 250 milliards de planètes. L'univers contiendrait 10^{11} galaxies (10 suivi de onze zéros); si la densité moyenne en planètes de chacune de ces galaxies est de 250 milliards, le nombre de planètes dans ces cent milliards de galaxies est... faramineux! Il est donc véritablement envisageable, statistiquement parlant, qu'y existent des planètes plausiblement vivables pour telles ou telles formes de vie, y compris des organismes ayant suffisamment évolué depuis suffisamment longtemps pour avoir acquis des capacités cognitives de haut niveau.

Les recherches actuelles rendent donc de plus en plus probable l'hypothèse d'une pluralité des vivants dans le cosmos. Les clergés et leurs théologies frauduleuses – pour lesquelles adorer Dieu consiste en la «croyance dans les paradis et la Terre, en tout ce qui abrite la vie et la continuité du Royaume et de la Volonté de l'être suprême, incréé, omnipotent, omniscient, parfait, distinct et indépendant de ce qu'il a créé»⁴ – vont devoir se débattre avec ces futures découvertes. On aimerait qu'ils s'y cassent les dents; on sait qu'ils frauderont à nouveau au moyen d'échappatoires et de propos dilatoires pour faire entrer à coups de marteau théologique dans leur système dogmatique une réalité qui n'avait pas été prévue par les pères fondateurs. Toujours est-il que le coup sera rude, à condition toutefois – ce qui est douteux – que les médias de masse ne l'occultent pas. Début août, France Inter a consacré une émission au projet Mars Science Laboratory (l'envoi sur Mars du robot Curiosity, collecteur et analyseur de données susceptibles de révéler des conditions biochimiques et des traces biologiques passées): la question d'un auditeur au sujet de la façon dont les religions vont pouvoir «absorber» cette nouvelle a été lue à l'antenne, pendant le générique de fin, la laissant bien sûr sans réponse. Fin de la discussion embarrassante et prélude probable à la façon dont elle sera traitée le plus souvent...

Univers ou Grands Boulevards?

La mission martienne qui vient de débiter n'apportera son lot de résultats significatifs que dans quelques années, car le traitement des données est très long. Encore faudra-t-il probablement d'autres missions de ce type pour corroborer ou infirmer les premiers résultats. Mais comme nous l'avons vu, et hors de cette très médiatique exploration in situ de Mars⁵, les indices forts en faveur de la présence

du vivant hors la Terre sont nombreux. Des sciences se sont ainsi spécialisées ces dernières décennies pour les étudier: l'exobiologie (la biologie «ailleurs») et l'astrobiologie, permises notamment par de nouveaux instruments d'analyses embarqués sur des sondes orbitales ou se posant sur les astres. Quant aux indices scientifiques au sujet d'êtres dotés d'une intelligence comparable à celle des humains, s'ils sont encore inexistantes, des considérations théoriques (comme l'équation de Drake notamment) et les démonstrations à venir de la présence d'un nombre extrêmement élevé de planètes compatibles avec une biologie pouvant générer de tels êtres rendent crédibles ce qui autrefois relevait de la science-fiction. Dans un de ces mondes, peut-être existe-t-il des sociétés très avancées régies par des principes anarchistes, où la technologie et cette organisation sociale si particulière ont permis l'avènement d'une civilisation apaisée, réconciliée avec elle-même et son environnement, où les idées de Dieu, d'État, d'autoritarisme, de hiérarchie, de religion, sont risibles car à jamais caduques. Peut-être...

Sachez encore que cet épisode exaltant de l'aventure humaine n'est rien pourtant à côté de ce qui se conçoit chez les plus audacieux des cosmologistes: la théorie des multivers. J'en parlerai dans un prochain article.

Terminons avec ironie cette trop brève évocation de nos célestes étonnements en rapportant les élucubrations du leader vénézuélien Hugo Chávez, lequel, en 2011, avait prononcé un discours ahurissant à propos de Mars, connu aussi sous le nom de «planète rouge» (ceci expliquant cela?): «J'ai toujours dit, et entendu, qu'il ne serait pas étrange qu'il y ait eu une civilisation sur Mars, mais que peut-être le capitalisme est arrivé, l'impérialisme est arrivé et c'en était fini de cette planète⁶.» Comme disait l'autre (Audiard peut-être), quand les cons voleront, il sera chef d'escadrille! **M.S.**

1. L'Infini, l'univers et les mondes, 1584.

2. Titre d'un célèbre livre de l'historien des sciences, Alexandre Koyré.

3. «Contingent» est approximativement synonyme de «hasard». Mais ce dernier terme étant vague, on peut donc lui préférer, en sciences, le mot plus précis de «contingence».

4. Robert Flint, *Anti-Theistic Theories*, Londres William Blackwood and Sons, 1879.

5. Ne soyons pas dupes: cette mission au contenu scientifique incontestable est aussi pour la Nasa une opération de «public relations», visant à conforter ses demandes budgétaires, et pire, à accréditer l'idée de la nécessité de missions habitées vers Mars, délire techno-nationaliste d'une absurdité abyssale...

6. Source: Slate.fr

Anarchisme et politique économique (I)

...il est fort à parier qu'aucune révolution future ne renouvellera les schémas du passé.

LE SUJET DE CET ARTICLE peut paraître surprenant, mais je pense que si nous voulons cesser d'être une secte agissant en marge des grands courants politiques et sociaux, il va bien falloir se poser la question : les anarchistes doivent-ils envisager de mener une réflexion sur la mise en œuvre d'une politique économique ?

C'est une vraie question piège parce que beaucoup de libertaires aujourd'hui en sont encore à s'imaginer qu'il va y avoir un jour une révolution fondée sur les modèles du passé, et où, évidemment, les libertaires seront tellement nombreux et tellement implantés dans les masses populaires qu'ils seront les seuls, ou quasiment les seuls acteurs de la révolution, et qu'ils seront ainsi en mesure d'appliquer leurs options sans se préoccuper de l'existence d'autres courants politiques.

Malheureusement, il est fort à parier qu'aucune révolution future ne renouvellera les schémas du passé. Il nous faudra donc faire preuve d'un minimum d'imagination pour expliquer quel type d'organisation économique et sociale correspondrait à l'approche libertaire.

Quelle que soit la manière dont se fera le grand chambardement, à supposer même qu'entre-temps nous nous soyons considérablement développés, nous ne serons pas les seuls sur le marché de la révolution, beaucoup de monde se bousculera au portillon pour proposer ses solutions, et si ce jour-là nous n'avons pas quelque chose de cohérent dans la manche, nous retournerons au rôle traditionnel que nous jouons depuis maintenant des décennies, celui de mouche du coche de la gauche.

Se posera donc de manière aiguë la question a) de définir quelles seront nos propres options, et b) comment nous allons les rendre plus attractives, plus réalistes, plus constructives que celles de la concurrence. J'ajouterai même un dernier point c) étant donné que nous ne serons pas les seuls en lice, quels types de compromis, d'alliances sera-t-il nécessaire ou possible de contracter avec des

courants plus ou moins proches, et dans quelles conditions ?

D'ailleurs, il n'est même pas certain qu'il y ait une révolution un jour, dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui, et s'il me paraît évident que des mutations profondes modifieront l'organisation actuelle de la planète, elles se feront selon des modalités auxquelles nous n'aurons pas pensé et que nous ne pouvons pas imaginer.

Le seul concept économique publiquement « visible » dans la propagande libertaire d'aujourd'hui est le concept extrêmement vague d'« autogestion », sans que personne n'explique jamais comment on va « autogérer » les transports ferroviaires, la fabrication et la distribution d'énergie, etc., ni comment seront déterminées les politiques sur lesquelles seront fondées ces activités, et toutes les autres.

La question piège a encore un autre aspect. C'est bien beau de faire des propositions correspondant à ce qui pourrait être dans l'après-« grand soir ». Mais il y a toute la période intermédiaire entre maintenant et ledit « grand soir ». Devons-nous adopter l'attitude hautaine de ces révolutionnaires qui pensent que seule compte la révolution, et que tout ce qu'on fera entre-temps n'est que de la compromission réformiste ? Cette attitude-là est extrêmement commode pour justifier l'absence totale d'action.

Littéralement, le réformisme ne désigne pas l'action visant à obtenir des améliorations de ses conditions d'existence, il désigne l'idée selon laquelle il serait possible de réaliser le socialisme progressivement par une suite de réformes successives. Cela n'a rien à voir avec le seul fait de revendiquer. Il serait temps de remettre en cause l'opposition entre « réforme » et « révolution ». Jusqu'à présent, si le réformisme n'a rien changé de fondamental, on peut dire que la révolution non plus.

Éric Vilain



Marikana

Ce que nous montre le massacre

Shawn Hatting

Traduction :
Relations internationales FA

Les mineurs de platine de Marikana, en Afrique du Sud, ont gagné après six semaines de grève : les salaires ont été très nettement augmentés (parfois doublés). Plus encore, les ouvriers, par leur courage, leur force et leur détermination, ont montré qu'on pouvait mettre à genoux les exploiters. Mais ce conflit a vu aussi un épisode sanglant quand, au mois d'août, 34 mineurs ont été assassinés par la police qui a tiré sur la foule. Une page noire aussi du syndicalisme, puisque le principal syndicat de mineurs – qui n'était pas à l'origine de la grève – a alors fermement condamné la violence... des manifestants !

LA VUE DE POLICIERS ABATTANT des travailleurs en grève à Marikana (Afrique du Sud) a eu quelque chose de vraiment humiliant. Des témoignages ultérieurs affirment que le jour de la fusillade, des travailleurs ont pu être exécutés loin du regard des appareils photo de la presse. Et il se dit aussi que des grévistes arrêtés suite à cette fusillade ont été torturés. Même si tout être humain doué du moindre sens de la justice devrait être indigné par le comportement de l'État et de l'entreprise Lonmin, les événements de Marikana ne devraient tout de même pas surprendre. Marikana ne s'est pas produit hors de tout contexte : une longue histoire nous y mène.

Une longue histoire

En fait, Marikana, et ce qui l'entoure, nous en disent beaucoup sur notre exploitation par la classe dirigeante aussi bien aujourd'hui que dans le passé. Cela nous en dit beaucoup sur le rôle que l'État joue dans la société. Et cela nous dit que la classe ouvrière noire continue de subir l'oppression nationale en Afrique du Sud.

En effet, les conditions de travail indignes, et les rémunérations au lance-pierres, sont notoires dans les mines de platine. Il y a continuité des pratiques qui historiquement ont conditionné l'exploitation des mines dans le pays : non seulement le travail est dangereux, mais les mineurs sont quotidiennement assujettis à l'oppression de la hiérarchie, des contremaîtres et des vigiles. Des boîtes de gardiennage comme S4G font leur pub sur leur capacité à « sécuriser » le travail à l'aide de gardiens armés et des meutes de chiens. C'est dans cet environnement que la grève de Marikana, et la violence qui l'a entourée, se sont déclenchées.

La grève sauvage de Marikana n'est pas non plus un événement isolé, même si on se limite à l'histoire récente. Ces cinq dernières années ont vu des grèves sauvages et des sit-in dans le secteur du platine. La plupart ont été provoqués ou menés par des travailleurs peu payés, précaires ou intérimaires. Chaque fois ou presque, l'État et la police de la mine ont réprimé brutalement les mineurs en grève. Lors d'au moins deux grèves sauvages précédentes, plus une manifestation communautaire dans la zone platinifère, des manifestants ont été tués par la police ou des vigiles. Il faut donc souligner que casser des manifestations et des grèves, y compris par la force des armes, n'est pas inhabituel pour la police. Ce n'est pas

en contradiction avec leur mission, mais plutôt une partie intégrante de celle-ci. Le nombre de meurtres a été beaucoup plus important à Marikana (surtout depuis 1994), mais pour la police, ce n'est pas nouveau de tuer, menacer ou même torturer au nom de la protection des intérêts des riches et des puissants.

L'État protecteur des riches

Du coup, la violence ouverte de l'État dans le secteur du platine et à Marikana met à nu sa vraie nature, et son rôle de protecteur de la classe dirigeante. Ce n'est pas un malheureux accident si l'État protège les mines de grandes compagnies comme Lonmin, et s'il s'est montré prêt à utiliser un tel degré de violence à cet effet. Il s'agit plutôt d'une des fonctions essentielles de l'État (et donc de sa police) : il est là pour ça. Pour que le capitalisme fonctionne. Et pour que la société de classe se perpétue, l'État est vital. Il joue un rôle central dans la protection et la perpétuation de la base matérielle sur laquelle se fonde le pouvoir des élites. Sans l'État, qui revendique le monopole de la violence sur un territoire donné, aucune élite ne pourrait diriger, ni revendiquer et obtenir la propriété de la richesse et des moyens de production. En fait, l'État, comme entité, est le défenseur du système de classe, et un corps centralisé qui concentre nécessairement le pouvoir dans les mains des classes dirigeantes : sur ces deux aspects, il est l'outil à travers lequel une minorité dirige une majorité. Avec ses bras législatif, exécutif, judiciaire ou policier, l'État protège toujours la propriété (individuelle ou étatique) d'une minorité, et s'applique à éliminer toute menace sur la poursuite de l'exploitation et de l'oppression de la classe ouvrière. Marikana, et d'autres mouvements et grèves, le montrent : cela peut inclure et aller jusqu'à l'assassinat de ceux qui constituent une menace.

Tous les États, de tout temps et en tous lieux, ont également toujours pesé sur l'économie, en faveur d'une classe dirigeante d'un type ou d'un autre, et les événements de Marikana et d'autres mines de platine en sont également un exemple édifiant. Comme l'ont noté des organisations telles que Benchmarks, les grandes compagnies minières ont procédé à de véritables spoliations dans la zone platinifère, en chassant de fait des communautés de territoires qui, en théorie, leur appartenaient à titre coutumier. Cela s'est fait en collusion avec l'État, et cela ne devrait pas nous surprendre :



Ci-dessus et page suivante : les mineurs font face à la police.

comme Pierre Kropotkine l'avait remarqué, en société capitaliste, « l'État a toujours interféré dans la vie économique en faveur de l'exploiteur capitaliste. Il lui a toujours garanti la protection de ses vols, et son aide et soutien pour qu'il s'enrichisse davantage. Et cela ne saurait être autrement : il s'agit d'une des missions – la mission principale – de l'État ».

C'est pour cela que l'État sud-africain a légalisé les spoliations commises par les entreprises du platine comme Lonmin. C'est aussi pour cela qu'il ne fait rien ou presque contre la pollution massive qu'elles causent : agir ne serait pas économiquement favorable à cette industrie.

Les gouvernants, qui constituent une partie de la classe dirigeante, basée sur le contrôle des moyens de coercition, de l'administration, et parfois de la production, ont également des raisons qui leur sont propres pour protéger la minorité possédante : en effet, c'est de l'exploitation qu'ils tirent leur situation privilégiée. C'est pour cela que l'État sud-africain a protégé avec tant d'enthousiasme des compagnies comme Lonmin : la rémunération des hauts fonctionnaires, pour la plupart liés à l'ANC, en dépend. Il est évident que nous devons formuler des exigences concernant l'État et nous mobiliser pour qu'elles soient satisfaites, mais nous devons également réaliser que l'État fait lui-même partie du problème : il est intrinsèquement opposé à la classe ouvrière, et Marikana l'illustre clairement.

Force et consensus

Toutefois, l'État ne peut pas gouverner uniquement par la force : la force est le pilier ultime sur lequel repose son pouvoir, mais pour assurer sa propre stabilité et celle du capital, il essaie également de gouverner par le consensus. Pour ce faire, il se prétend le défenseur du bien commun, alors qu'en réalité il facilite, établit et perpétue l'exploitation et l'oppression. Il est exact que la plupart des États possèdent aujourd'hui des lois protégeant des droits de base, et que quelques-uns assurent une forme de protection sociale – y compris l'État sud-africain. Cependant, ces lois et cette protection ont été conquises grâce aux luttes massives des opprimés, et on ne devrait pas l'oublier : les États n'ont pas juste donné ces droits. Et même là où ces lois existent (parfois uniquement sur le papier), l'État essaie d'en tirer un profit de propagande. C'est cette duplicité qui a conduit l'anarchiste révolutionnaire Errico Malatesta à écrire que l'État « ne peut se maintenir longtemps sans cacher sa vraie nature sous un déguisement d'utilité générale ; il ne peut pas imposer le respect des vies des privilégiés s'il ne paraît pas réclamer le respect de la vie humaine, il ne peut pas imposer l'acceptation des privilèges de quelques-uns s'il ne fait pas semblant d'être le gardien des droits de tous ». C'est dans ce contexte que l'on doit considérer l'annonce par l'État sud-africain d'une commission d'enquête sur ce qui s'est passé à Marikana. Et même, il faut

avoir conscience que la commission d'enquête ne sera pas neutre : elle appartiendra elle-même à l'État, sera centralisée, et son fonctionnement sera basé sur des lois qui sont opposées à la majorité. Par conséquent, elle sera intrinsèquement biaisée en faveur de l'État et de la compagnie.

L'exploitation des Noirs

Ce que les événements de Marikana et des mines de platine ont également mis en lumière, c'est la nature et la forme que le capitalisme a pris en Afrique du Sud. Depuis sa naissance, le capitalisme est basé sur l'exploitation des travailleurs, noirs aussi bien que blancs. Cependant, en Afrique du Sud, les travailleurs noirs ont également subi l'oppression nationale, et cela veut dire qu'ils ont été systématiquement assimilés à une force de travail extrêmement bon marché et sujette à un racisme institutionnel. L'histoire du travail noir à très bon marché a permis aux capitalistes blancs – traditionnellement rassemblés autour des propriétaires miniers – de faire des profits extraordinaires, et c'est sur cette base qu'ils sont devenus très riches. Sans le travail noir extrêmement bon marché, l'exploitation minière en Afrique du Sud n'aurait jamais été aussi profitable, et la richesse des capitalistes blancs aurait été bien moindre.

Aujourd'hui, ainsi que le montre la situation des mines de platine, cela continue. La

richesse de la classe dirigeante repose toujours principalement sur le travail noir très bon marché. C'est la raison pour laquelle certains secteurs de l'économie, comme les mines de platine, sont si profitables. Depuis 1994, l'ensemble de la classe ouvrière s'est appauvri, y compris la classe ouvrière blanche, et les inégalités se sont accrues, d'une manière générale, entre la classe dirigeante et la classe ouvrière. Cependant, la classe ouvrière noire, parce qu'elle effectue les travaux les moins bien payés, et du coup continue d'être confrontée au racisme, reste soumise à la fois à l'exploitation et à l'oppression nationale. Tant que celles-ci n'auront pas disparu avec le système capitaliste sur lequel elles sont fondées et qu'elles servent, les véritables liberté et égalité pour les classes ouvrières noire et blanche ne seront pas réalisées en Afrique du Sud. Ainsi que Marikana l'a clairement mis en lumière, de ce fait, il faut que dans le combat pour en finir avec les inégalités et le système capitaliste qui les génère, la fin de l'oppression nationale et du racisme que subit la classe ouvrière noire soient des revendications centrales. Mais comme on le sait depuis longtemps, si l'on veut réaliser une société juste, les moyens et la finalité des luttes doivent être aussi similaires que possible. Autrement dit, si nous voulons que la société future soit réellement égalitaire et non raciste, notre lutte pour en finir avec l'oppression nationale de la classe ouvrière noire, le capitalisme et le racisme en Afrique du Sud, cette lutte doit s'appuyer fermement sur des idées non raciales.

La partie noire de la classe dirigeante

S'il est clair que la classe ouvrière noire demeure opprimée nationalement, la situation de la petite élite noire est en revanche très différente. Quelques-uns, grâce à leurs hautes fonctions dans l'appareil d'État, et donc à leur contrôle des moyens de coercition et de l'administration, ont rejoint les anciens capitalistes blancs dans la classe dirigeante. Ils ont utilisé leur position dans l'État pour amasser de la richesse et du pouvoir. D'autres ont également rejoint la classe dirigeante, mais par la route du *Black Economic Empowerment*. Cela se voit au fait que toutes les familles liées à la direction de l'ANC – les Mandela, Thambo, Ramaphosa, Zuma, Moosa, etc. – ont des actions ou des sièges au conseil d'administration des plus grandes firmes sud-africaines, dont les compagnies minières. En fait, Ramaphosa n'est pas seulement actionnaire et membre du conseil d'administration de Lonmin; mais aussi de nombreux emplois à Marikana sont externalisés vers des compagnies dans lesquelles il a des intérêts, telles que Minorex. La richesse et le pouvoir de cette partie noire de la classe dirigeante reposent eux aussi sur l'exploitation de la classe ouvrière en général, mais principalement et spécifiquement sur l'exploitation et l'oppression nationale de la classe ouvrière noire. Et c'est pour cette raison que la partie noire de la classe dirigeante a été si dure dans

l'action contre la classe ouvrière noire – que ce soit pendant les grèves du platine, Marikana, ou d'autres grèves en général.

Michel Bakounine avait prévu la possibilité d'une telle situation se produisant dans des situations où la libération nationale était basée sur une stratégie de prise du pouvoir d'État. Bakounine disait que la «voie étatiste» était «entièrement ruineuse pour les vastes masses populaires». Parce qu'au lieu d'abolir le pouvoir d'État elle changeait juste le maquillage de la classe dirigeante. Du fait de la nature centralisée des États, les dirigeants ne peuvent être nombreux. La majorité du peuple ne peut jamais être impliquée dans le processus de décision d'un système étatique. En conséquence, il affirmait que si une lutte de libération nationale était menée avec «l'intention ambitieuse de construire un pouvoir d'État» ou si «elle était menée sans le peuple et voyait de ce fait son succès dépendre d'une classe privilégiée», elle deviendrait «un mouvement réactionnaire, désastreux, contre-révolutionnaire». Il remarquait aussi que quand d'anciens héros de la libération entrent dans l'État, à cause de sa structure hiérarchisée, ils deviennent des dirigeants, s'habituent aux privilèges conférés par leurs nouvelles fonctions, et finalement ne représentent plus le peuple, mais eux-mêmes et leurs propres prétentions à gouverner le peuple. L'histoire a prouvé que ses intuitions étaient correctes: les anciens héros de la libération de l'Afrique du Sud la dirigent selon leurs intérêts propres, ils se vautrent dans les privilèges de leurs fonctions et ils exploitent et oppriment la vaste majorité du peuple de leur pays, y compris à Marikana et dans le secteur platinifère.

Des solutions

L'espoir d'une meilleure société repose sur les travailleurs, et parmi eux les travailleurs du secteur platinifère. Le combat pour en finir avec les inégalités en Afrique du Sud ne sera pas simple, Marikana nous le montre. Même les syndicats tels que l'Union nationale des mineurs (NUM) se sont éloignés des luttes du secteur platinifère. Cela est dû en partie au fait que le Num se concentre désormais sur les travailleurs les mieux payés de ce secteur. Les travailleurs faiblement rémunérés, sous-traitants ou intérimaires, qui sont le fer de lance des luttes telles que celle de Marikana, sont actuellement minoritaires à l'intérieur du syndicat. De plus, le NUM est complètement lié à l'ANC, ce qui limite son indépendance. Il s'est embourbé dans le dialogue social et attaché au marchandage collectif formalisé: autant de recettes pour qu'émerge et s'enracine une bureaucratie syndicale. En fait, la bureaucratie du NUM n'a pas montré de sympathie pour les grèves sauvages du secteur platinifère, y



compris celle de Marikana, parce qu'elles contraignent ses intérêts: leur paie dépend notamment des conventions négociées dans le cadre de la loi. Cela signifie que les travailleurs, s'ils veulent que leurs luttes les mènent plus loin, doivent se réapproprier leurs syndicats, les débarrasser de la bureaucratie syndicale et/ou créer de nouvelles structures, AG, conseils ouvriers, etc., comme outils de lutte. Cela aussi, Marikana l'a clairement établi.

Il est essentiel pour l'avenir des luttes de classes que les mineurs du secteur platinifère, et notamment de Marikana, obtiennent la satisfaction de leurs revendications. S'ils y parviennent, cela pourrait donner dans tout le pays une nouvelle jeunesse aux luttes de classe qui déclinent depuis la fin des années 1980. En fait, les travailleurs doivent conquérir de meilleurs salaires, des conditions de travail plus sûres et obtenir la fin du racisme. Cependant, à long terme, si on veut vraiment en finir avec l'injustice et les inégalités, les travailleurs (y compris les chômeurs) devront s'emparer du pouvoir et gérer la société avec leurs propres structures. Cela signifie affronter l'État, qui n'est pas à eux (c'est un instrument de la classe dirigeante, dont la bureaucratie d'État et les capitalistes, et pas de la classe ouvrière). Cela implique d'abandonner la foi dans les nationalisations, qui reviennent essentiellement à donner la propriété à la bureaucratie d'État, et non à la classe ouvrière. En effet, revendiquer des nationalisations, c'est se faire des illusions sur un pouvoir d'ordre supérieur, en l'occurrence l'État, et cela ne montre et ne crée aucune confiance en la classe ouvrière elle-même.

L'État n'est pas un moindre mal face au capitalisme: les deux participent du même système. À l'inverse, les travailleurs doivent, ainsi que Marikana nous le montre, utiliser ces luttes réformistes, par exemple salariales, pour construire une alternative qui s'appelle se réapproprier la terre, les mines, les usines et autres lieux de travail afin de les autogérer au bénéfice de tous et de chacun. Alors seulement, quand la classe ouvrière aura fait cela et gèrera la société au travers de ses propres structures et non d'un État, le pouvoir de la classe dominante, le pouvoir de son État brutal et les inégalités seront vaincus; alors seulement les massacres de Marikana et les autres meurtres au nom du profit deviendront de l'histoire ancienne.

S.H.

Une jeunesse cubaine

Daniel Pinós

Groupe Pierre-Besnard
de la Fédération anarchiste



Dans l'imaginaire de l'écrasante majorité des jeunes cubains, l'avenir est de l'autre côté de la mer, au large de l'île prison qu'est devenu Cuba. Portraits, entre subversion culturelle et fuite en avant générationnelle.

C'EST SUR CE THÈME que le jeune photographe cubain Alejandro González a présenté, lors de la Biennale de La Havane en mai et juin 2012, une série de portraits d'adolescents cubains vivant en milieu rural ou urbain. Cette série a été nommée *Cuba, año cero*, en écho au *periodo especial*¹, la période de crise économique et sociale durant laquelle ces jeunes ont grandi.

Au départ, Alejandro González pensait centrer son travail sur les «tribus urbaines», mais, finalement, il décida d'étendre sa recherche au milieu rural. Entre campagne et métropole, il nous fait découvrir différents éclats de vies, voici comment il exprime son intérêt pour le sujet : « Au milieu de ce millénaire, l'identité des tribus de jeunes urbains s'est homogénéisée, à tel point que l'identité d'un adolescent d'aujourd'hui à La Havane conserve une étrange ressemblance avec un adolescent à Shanghai.

L'adolescence est une étape de recherche, de découverte et d'engagement, une période de formation idéologique. Dans ce processus, les conflits des jeunes sont les mêmes, en dépit des différences régionales. Il y a une vingtaine d'années, j'avais presque le même âge que ces jeunes qui apparaissent sur les photos. Mes doutes, mes satisfactions et mes désirs étaient les mêmes. La seule chose qui nous sépare est la situation politique et géographique de mon époque : le camp socialiste disparaissait et Cuba restait seule.

Ces jeunes n'ont pas vécu les bienfaits économiques produits par les échanges avec le camp socialiste. Ils sont tous nés dans la période spéciale, un moment de crise économique, mais aussi morale. Cette transmutation sociale a rompu et a perturbé le discours politique qui s'affronte à la réalité chaotique.

Cuba, año cero est un registre sociologique des multiples tribus urbaines formées par des adolescents très divers : les frikis, les emos, les reparteros, les mikis²... »

À La Havane, une autre ville naît durant les nuits, les fins de semaine. Sur 700 mètres, dans la rue G., une des principales avenues de la ville, se trouve le point de rendez-vous emblématique de ces réseaux informels. Selon le sociologue français Michel Maffesoli, « il s'agit de groupes de jeunes qui ont entre 12 et 20 ans qui envahissent les villes, ils réinventent les relations humaines et érigent leurs propres normes ».

Ces tribus se regroupent en fonction de leur consommation culturelle, elles ont leurs sanctuaires et leurs traditions. Il s'agit d'un phénomène social qui a surgi en 2008, les jeunes se réunissent en fonction de leurs préférences esthétiques et musicales. Les rockers d'aujourd'hui sont les héritiers des frikis des années 1960. À Cuba, le rock a toujours été un moyen de résister à la politique menée par le gouvernement cubain et les rockers ont toujours été considérés par le pouvoir comme des « déviants idéologiques » et des « contre-révolutionnaires ».

À La Havane, on peut voir des centaines de jeunes danser et sauter sur la musique du duo pop rock Buena Fe³, en utilisant l'image de Che Guevara sur leurs sacs et leurs tee-shirts, quand il ne sont pas tatoués et portent le portrait du saint révolutionnaire sur leur peau. Mais c'est uniquement un usage à la mode, au-delà du catharsis rituel existant durant ces soirées, au-delà d'une sexualité débridée et de

l'utilisation des icônes du pouvoir, il reste la peur, le rejet de tout discours, l'ignorance, l'illusion et l'urgence d'échapper à la réalité.

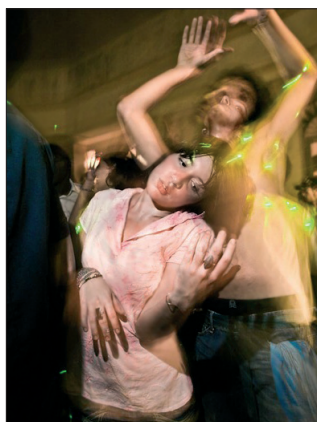
Bien qu'il existe des exceptions notables, nous avons des preuves de l'existence de cette peur, de cette ignorance et de cette incapacité à relever tous les défis de la jeunesse, en particulier chez les moins de 30 ans. Quand on analyse la composition sociologique des forces qui agissent pour un changement à Cuba, nous constatons l'absence des plus jeunes, ceux qui sont nés après le début de la période spéciale. La difficulté est, pour les forces qui luttent aujourd'hui pour un véritable changement, d'incorporer dans leurs rangs les moins de 30 ans, dans une tâche difficile : construire une société plus participative, plus tolérante et plus solidaire.

La plupart de ces jeunes fredonnent les chansons de Silvio Rodríguez ou de Buena Fe, il s'identifie au rythme du reggaeton, souvent par intérêt ils intègrent les rangs de l'Union des jeunes communistes, tout en affirmant qu'ils veulent émigrer loin de l'île. Le pays vieillit à un rythme accéléré en raison d'une combinaison de facteurs, étant donné que le principal groupe de migrants est formé des plus jeunes – entre 19 et 40 ans – et les jeunes femmes pour la plupart choisissent de retarder le plus tard possible le fait d'avoir des enfants par crainte de subir des conditions économiques et sociales difficiles, et avec l'espoir d'enfanter hors de l'île après un départ définitif.

L'un des plus grands traumatismes pour les garçons est le service militaire obligatoire, il peut durer de un à trois ans. C'est la période pendant laquelle l'État utilise à plein temps le maximum de leurs énergies dans des jeux guerriers, dans l'attente d'une invasion qui ne vient jamais. Un temps précieux durant lequel ces jeunes pourraient être utiles à la société, en se formant afin d'acquérir les connaissances indispensables dont Cuba a besoin pour se reconstruire.

L'éducation ne fait qu'empirer, au point que le gouvernement a mis en place des examens d'entrée à l'université, parce que les certificats d'obtention du diplôme pré-universitaire sont devenus de simples certificats qui ne garantissent pas les connaissances des titulaires. En plein XXI^e siècle, des enseignants mal préparés et un enseignement politisé, mais médiocre, ne permettent pas à ces jeunes diplômés de parvenir à la fin de leur parcours universitaire. Ils cherchent un premier emploi sans jamais avoir accédé à Internet, sans que rien ne les encourage à étudier avec le but de bâtir un avenir meilleur.

Pour les jeunes, et pour la population en général, il y a chaque jour moins de chances de trouver un bon emploi, correctement rémunéré, où de mettre en application les connaissances acquises. Les investissements et les priorités sont définis par les intérêts de l'ancienne élite au pouvoir, principalement préoccupée par le fait de rester aux commandes du



L'un des plus grands traumatismes pour les garçons est le service militaire obligatoire, il peut durer de un à trois ans.

pays, et non par le fait de moderniser la société et d'encourager l'apport des jeunes en leur donnant des responsabilités et la liberté de choisir leur futur.

On peut voir à La Havane qu'un serveur dans un *paladar*⁴ ou un conducteur d'*almen-drón*⁵ – ayant accroché dans un cadre au mur de leur maison un diplôme d'ingénieur ou de mathématicien – peuvent gagner, en un jour de travail, plus que ce que gagnent en un mois un médecin, un ingénieur ou un professeur d'université. La misère est de plus en plus importante pour les vieux et les plus jeunes, sous la pression due à la fin des subventions publiques, sans que surgissent de véritables alternatives politiques qui permettent un changement de cette situation. Au contraire, la libéralisation économique et la libre entreprise dans le cadre d'un État autoritaire, ne peuvent apporter qu'un changement des mentalités, un abandon des valeurs de la révolution cubaine et interdire toute aspiration à un socialisme libertaire.

Le panorama que perçoivent les jeunes, sur l'île du Caïman vert, est sombre. La société cubaine d'aujourd'hui est vieille, usée et sans espoirs – comme les vieillards qui la dirigent : fermée, sans liberté pour accéder à l'information nécessaire, sans potentiel d'échange interne et vers l'extérieur.

Dans l'imaginaire de l'écrasante majorité des jeunes cubains, l'avenir est de l'autre côté de la mer, au large de l'île prison qu'est devenu Cuba.

Les photos d'Alejandro González sont un témoignage vivant sur la jeunesse cubaine, sur ceux qui n'ont jamais entretenu d'illusions sur le socialisme réel, les laissés pour compte du capitalisme d'État. C'est ainsi qu'il concluait un entretien donné durant la Biennale de La Havane : « Ce reportage est un dialogue sur le passé, le présent et l'avenir de Cuba à travers cette génération, pour affirmer son état de rébellion, ses plaisirs, ses angoisses, son ingéniosité, ses doutes, ses frustrations, ses espoirs, ses joies... »

D.P.

1. À la fin des années 1980, Cuba réalisait près de 80 % de son commerce extérieur avec le bloc de l'Est. Lorsque survint la chute de l'Union des républiques socialistes soviétiques, l'île a dû faire face à une chute brutale des exportations et des importations. Le PIB a diminué de 35 %, et l'approvisionnement en électricité devint très insuffisant : ce fut le début de la période spéciale en temps de paix. Pour faire face à tous ces problèmes et à l'embargo, les dirigeants cubains furent contraints de mettre en place un grand nombre de réformes.

2. Les frikis sont apparentés aux hippies, les emos sont des inconditionnels du rock émotionnel, les mikis écoutent de l'électro-acoustiques et du disco, et les reparteros sont fans de reggaeton, de hip-hop, de rap ou de timba cubaine.

3. Buena Fe veut dire « bonne foi » en français. Ce duo est originaire de la partie orientale de l'île et s'inscrit dans la tradition de la Nueva Trova, des troubadours modernes Pablo Milanès, Frank Delgado, Eliades Ochoa et Silvio Rodríguez. Leurs textes remettent en question l'évolution de la société cubaine. Ils utilisent les métaphores et l'ironie pour exprimer leurs sentiments afin de permettre aux jeunes de prendre conscience des problèmes de la vie quotidienne.

4. Un *paladar* est un restaurant privé, parfois familial, qui peut employer des salariés. Le mot signifie aussi « palais » au sens gustatif du terme.

5. Un *almen-drón* est un taxi collectif. Le mot signifie « une grosse amande », on l'appelle ainsi en raison de la forme arrondie du véhicule. Très souvent il s'agit de vieilles voitures américaines.

Au ciné

Chameliers et dresseurs de chevaux

Le cinéaste Yousry Nasrallah aborde les complexités de la récente révolte égyptienne.

UN FILM D'UNE TELLE INTELLIGENCE doit être protégé par de délicates mesures d'approche. Premier coup de génie : ne pas partir des manifestations de la place Tahrir, mais de la charge des chameliers envoyés par l'ancien régime de Mubarak matraquer la foule, le 2 février 2011. Le chamelier de Nasrallah ne supporte plus d'être dans la misère amenée par ces mêmes manifestations. Il fait partie des bédouins, la plus ancienne population d'Égypte à s'être installée près des pyramides et à louer ses services aux touristes. Que faire quand ils n'arrivent plus ? Plus de travail, plus de quoi nourrir ses bêtes et sa famille. Il accepte donc l'argent et va réprimer les manifestants. La journaliste du film essaie de connaître ce qui le meut, s'approche de lui, de son art – il est aussi dresseur de chevaux –, de sa famille et de ses enfants. Car Mahmoud (Bassem Samra, l'acteur que Nasrallah révéla par *Mercedes*), malmené par la foule, est devenu la risée de son quartier, et ses gosses et sa femme sont victimes d'agressions verbales et de rixes. Et c'est là que Nasrallah met toute son intelligence en branle : comment expliquer ce qui s'est réellement passé, comment leur faire prendre conscience que ces enfants qui se battent entre eux seront amenés à travailler et à lutter ensemble demain ? Pour les femmes, c'est pareil : sortir de la rivalité des sentiments, affronter quelque chose de plus grand. Mena Shalaby, qui incarne Reem, la journaliste obstinée, amoureuse du chamelier qui devient amie de sa femme et de ses enfants, est une star en Égypte. Fatma (Nahed el-Sebaï) mariée au chamelier, est une femme libre dans sa tête, alors que la journaliste Reem, se bat à la fois pour son divorce et avec ses collègues de travail pour faire passer une autre compréhension de « l'ennemi du peuple ». Le chamelier dépend du système clanique et ces anciens seigneurs du désert ne sont pas des hommes libres, car on les parque derrière un mur, on voudrait démolir leur quartier et ils doivent des actes d'allégeance envers le caïd qui contrôle l'habitat et leur travail.

Il suffit de jeter un regard sur le film *Les Femmes du bus 678* (Cairo 678) de Mohamed

Diab, qui met en scène trois femmes courageuses sexuellement harcelées dans la vie quotidienne, un film militant, alors que Nasrallah fait à chaque plan de la mise en scène et un travail de cinéaste. Comme dans ses *Femmes du Caire*, chaque incident devient un récit à tiroirs qui nous emmène vers une plus grande compréhension des désirs contradictoires qui agitent ces acteurs de l'histoire égyptienne.

Heike Hurst

Baad El Mawkeaa (Après la bataille) de Yousry Nasrallah



Les curetons brûlent Prométhée

ON NE LES REFERA décidément pas, ces imbéciles fanatiques. Si l'islam intégriste fait actuellement les pages des médias suite à des histoires de film à la con et de caricatures, il serait dommage d'oublier que, du côté des catholiques aussi, on a des fous de Dieu. Il y a quelques jours, *L'Osservatore Romano* – le journal officiel du Vatican – s'en est pris à *Prometheus*, le dernier film de Ridley Scott, sorti en juin dernier. Œuvre de science-fiction mettant en scène une équipe de scientifiques en quête des origines de l'humanité sur une lointaine planète, ce film – très bon au demeurant – est accusé par les corbeaux du Vatican de mal gérer « les questions délicates invoquées par le combat éternel entre le Bien et le Mal » et de contester l'idée que l'homme a été créé par Dieu. Et au journal d'avertir le réalisateur que « c'est une très mauvaise idée de défier les dieux » ! Bouh ! Gageons que Ridley Scott n'en ait rien à cirer (du moins espérons-le) et qu'il continuera de nous régaler et d'emmerder tous ces culs bénis en mal d'anathèmes et de bûchers. Car si, aujourd'hui en 2012, cette historiette est profondément ridicule et pathétique, il y a quelques siècles, des gens et des livres ont fini pour moins que ça dans les flammes de la bêtise et du pouvoir de l'Église.

G. G.

À la redécouverte de l'« ami anar »¹

Mouton noir

Comme un écho errant, inédit jusqu'ici, forme une fiction autobiographique, travail de mémoire et d'engagement, pour Jean Amila, écrivain libertaire et pilier de la Série noire.

LES ROMANS, policiers ou noirs, publiés sous le pseudo de (John) Jean Amila ont longtemps éclipsé ceux publiés sous son vrai nom, Jean Meckert. Seul était disponible le plus connu, *Les Coups*.

Mais, depuis quelques années, ces œuvres « blanches » ont fait l'objet de rééditions – et même d'éditions inédites – chez Joëlle Losfeld, alors que la majorité de ses *Séries noires* ne sont disponibles que d'occasion².

L'éditeur Joseph K., connu notamment pour ses études sur le roman policier et sa superbe revue *Temps noirs* – dont le dernier numéro (n°15, juin 2012) est justement consacré à Jean Amila –, continue sur cette lancée en publiant cette année deux inédits de Jean Meckert.

Un texte à part, mais important

Jean Meckert n'a jamais réussi à publier ce texte de son vivant. *Comme un écho errant*, Gallimard, son éditeur depuis 1941³, le refuse, et ce malgré le soutien de Roger Grenier. Trop à cheval entre littérature et document.

C'est pourtant un texte important, éclairant l'œuvre et la personnalité de son auteur, un peu comme *Ma part d'ombre* pour James Ellroy⁴.

Ce livre aborde la façon dont Jean Meckert s'est reconstruit après les événements qui l'ont conduit à se retrouver à la Salpêtrière, épileptique et amnésique. On a attribué son état à une agression dont il aurait été victime de la part de barbouzes, lui faisant payer ainsi ses multiples critiques de l'État français et de ses services secrets contenues dans plusieurs romans et notamment le fameux *La Vierge et le Taureau*⁵.

Cette thèse, contestée par plusieurs biographes, est celle défendue à plusieurs reprises

et parfois avec véhémence par Jean Meckert dans ce texte.

« Plus rien ! Aucune image, aucun souvenir ! Pas davantage au Japon, en Californie, en cette Polynésie qui lui avait valu d'avoir été corrigé jusqu'à ce que cette petite mort s'ensuive. » (Pages 23-24.)

Son titre, *Comme un écho errant*, fait référence à la difficile reconstruction de son passé perdu, expression qu'il utilise également – et ce n'est pas innocent pour lui – pour qualifier l'état de sa vieille mère malade.

« C'était "comme un écho errant" auquel il manquait des parois pour se réverbérer. Exactement l'impression qu'il avait bien plus tard dans ses recherches des années perdues... Bip ! bip ! sans réponse, comme un radar ouvert sur une éternité indifférente. » (Page 105.)

Ce livre trouve donc son premier intérêt dans la façon dont il décrit avec franchise les différentes étapes de ce difficile et lent retour à la vie.

Si le dialogue avec la neurologue de l'hôpital contribue à ce processus, c'est surtout sa sœur Augusta qui, par son aide, ses échanges et même – et surtout – ses oppositions, contribue à cette renaissance.

Une vie et une œuvre reconstituées

C'est donc par morceaux, « anarchiquement », au gré de ses réminiscences, de ses affrontements avec sa très conformiste sœur Augusta, de ses promenades, qu'il va, devant nous, recréer sa vie et son œuvre.



Source : plaquette expo Amila

Ainsi, Augusta conteste sa remise en cause des essais nucléaires dans la très coloniale Tahiti, qui sert de cadre à *La Vierge et le Taureau*, comme elle l'avait également fait pour sa remise en cause, plus ancienne (1964), du consensus patriotique autour du débarquement allié contenu dans *La Lune d'Omaha*.

Cette opposition concerne aussi sa famille et en particulier son père, présumé fusillé lors des fameuses mutineries de 1917. C'est en tout cas ce qu'a toujours affirmé son entourage, et en particulier sa mère. Elle le revendique avec fierté et refuse, avec grande violence, tout autre version, notamment lors d'une altercation avec sa fille Augusta (pages 168-169).

C'est, de fait, une légende familiale, dont il n'a la preuve qu'après la mort d'Augusta et vraisemblablement après l'écriture du *Boucher des Hurlus*, qui constitue d'ailleurs l'origine d'une dispute avec sa sœur.

Ce roman est incontournable dans l'œuvre de Jean Amila-Meckert. Il constitue, d'une certaine façon, l'aboutissement du travail de reconstitution de son enfance mené et raconté dans *Comme un écho errant*, puisqu'il consacre de nombreuses lignes à son séjour de trois ou quatre ans dans un orphelinat protestant suite à l'internement de sa mère.

Celle-ci n'a pas supporté le départ de son mari avec sa maîtresse à la fin de la guerre et préfère jusqu'à sa mort le déclarer fusillé pour l'exemple en 1917.

Jean Amila-Meckert fait sienne cette version dans ses différentes biographies et il la transcende dans ce superbe roman noir où un jeune orphelin va venger son père fusillé pour l'exemple et dont les passages dans l'orphelinat sont directement inspirés de sa propre expérience.

Il est également important, car il marque à sa façon le lien Meckert-Amila en étant un roman prolétarien caché dans un roman noir et/ou un roman noir à fort accent prolétarien.

Enfin, sorti en Série noire, il semble illustrer la difficulté qu'a Jean Meckert à publier en dehors de cette collection après le refus de plusieurs manuscrits non policiers dont certains (*Mademoiselle des Tourelles*) sont évoqués dans *Comme un écho errant* (page 63).

C'est comme s'il ne pouvait affirmer son anarchisme, son antimilitarisme qu'à travers le roman noir. Mais cet anarchisme, il l'affirme ici avec force.

Un anarchisme viscéral et affirmé

Dans ce texte, Jean Meckert affirme son anarchisme avec conviction et à plusieurs reprises par des références familiales et personnelles, historiques et actuelles.

Parlant de l'anarchisme transmis à sa mère par son père et ses « petits anars de Noisy-le-Sec », il écrit : « Il lui avait appris qu'elle n'avait pas à s'écraser devant ses patrons, que le drapeau n'était que torchon médaillé, les hymnes nationaux des borborygmes de poivrots, et qu'il ne fallait pas se priver de crier : "Crois !, Crois !, Crois !" Devant le pape et ses corbeaux. » (Page 133.)

Et d'affirmer un anarchisme viscéral, notamment : « Si, il avait parlé de fraternité et se disait vieil anar, à défaut de trouver les bons mots. C'était ça, et ce ne l'était pas. C'était un constat élémentaire, pas un idéal. C'était un sentiment qu'on vivait à plein et qui devenait rapidement séditieux parce qu'il s'élevait justement contre les rassembleurs de brebis bêlantes, contre les pipeurs de suffrages, contres les grandes gueules enfarinées. On ne pouvait pas enseigner la fraternité, on la ressentait en directe en ses profondeurs. » (Page 125.)

Et il inscrit cet anarchisme dans l'histoire en accordant plusieurs lignes à la Commune lors d'une promenade à Belleville : « La ville était maintenant définitivement muselée, devenue veille cocotte, aux mains des politiques et militaires, ces loyaux garants de toute souveraineté, toujours aptes à se couvrir de gloire en matant l'insupportable civelo comme, à plus d'un siècle, cette même armée d'ordre moral s'était vengée d'une capitulation en

De la Blanche à la Noire

La Bibliothèque des littératures policières présente jusqu'au 13 octobre une exposition intitulée « Meckert-Amila, de la Blanche à la Série noire ».

RICHE en documents et basée sur une iconographie de qualité, l'exposition nous permet d'aborder la vie et l'œuvre de Jean Meckert/Jean Amila dans toute sa richesse et complexité.

Sa jeunesse éprouvante, ses années de galère, la période de la guerre, ses premières œuvres sont mises en avant avec de nombreux documents inédits. Nous découvrons également un Jean Meckert dramaturge et animateur d'un théâtre de quartier.

Nous voyons ensuite comment ses premiers succès – notamment *Les Coups* – sont suivis de semi-échecs et de refus de manuscrits par son éditeur Gallimard.

Dès 1950, il participe à la Série noire, dont il est le

second auteur français (après Terry Steward/Serge Arcouët), avant de s'y consacrer totalement à partir de 1955 pour finalement en devenir le collaborateur le plus durable, puisqu'il y publie son dernier roman en 1985 : vingt et un romans et trente-cinq ans de participation à cette collection.

Les zones d'ombre et les moments difficiles de sa vie – longuement abordés dans *Comme un écho errant* – ne sont pas éludés.

Cette expo pleinement aboutie aborde également son travail de scénariste, d'adaptateur, de dialoguiste pour le cinéma et a contrario de novelisateur (le réussi *Nous sommes tous des assassins* à partir du film d'André Cayatte, par exemple) sans oublier sa

courageuse couverture journalistique très critique de l'affaire Dominici.

Une exposition à ne pas rater, il reste encore quelques semaines pour la visiter.

M. N.

L'exposition

« Meckert-Amila, de la Blanche à la Série noire », Bilipo, 48, rue du Cardinal-Lemoine, Paris V^e, jusqu'au 13 octobre, du mardi au vendredi de 14 heures à 18 heures et le samedi de 10 heures à 17 heures.

flinguant par tombereaux les Communards. Défense nationale ? Il suffisait de savoir pour qui et contre quoi. » Et de se replacer dans l'actualité en relativisant l'indignation suscitée par l'assassinat du général Audran par Action directe : « Ce trafiquant officiel n'a eu que ce qu'il méritait. Bien que j'aie malheureusement la conviction que ça ne sert à rien. On l'a certainement remplacé dans la minute. » (Pages 166-167.) Sans oublier son allusion à la répression en Kanaky.

On ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec les dérives réactionnaires d'un Léo Malet (mal) vieillissant. Y a pas photo !

Le texte relativement court mais très dense aborde de nombreux autres aspects de la vie reconstituée de Jean Meckert, notamment ses différents moments de galère, sa séparation d'avec sa femme et son fils⁶, et vous prendrez un grand plaisir à vous plonger dans les méandres de cette renaissance au style enjoué et prenant. **M.N.**

John/Jean Amila épuisés que vous n'avez pas lus. Pour les titres encore édités, il y a bien sûr la Librairie du Monde libertaire, au 145, rue Amelot, Paris XI^e.

3. Après la publication en série de romans populaires sous différents pseudonymes, principalement aux éditions SEN, Gallimard devient, à partir de 1946, son seul éditeur de son vivant, à l'exception de l'épisode malheureux de *La Vierge* et *le Taureau* en 1971, publié aux Presses de la Cité.

4. Dans ce texte très fort, l'auteur de polars américains abordait, notamment, l'assassinat de sa mère qui avait des similitudes avec la fameuse *Dahlia noir*, sujet d'un de ses plus grands romans et offrant ainsi une nouvelle vision de son œuvre.

5. Dans ce roman, Jean Meckert dénonçait les essais nucléaires à Tahiti et le système néocolonial, policier et militaire mis en place pour y faire taire toute contestation. La suite fait discussion et Jean Meckert en aurait lui-même donné plusieurs versions : insuccès éditorial ou censure volontaire, les deux thèses s'opposent encore aujourd'hui, tout comme celles concernant les causes de son séjour à l'hôpital. La revue 813 n°93, de juin 2005, à la page 9 du dossier « Amila/Meckert l'homme révolté » en faisait le bilan.

6. On notera à cette occasion le rôle de son fils Laurent dans les différentes rééditions, publications de dossier, prêts de documents pour l'exposition à la Bilipo.

Jean Meckert, *Comme un écho errant*, roman autobiographique, Joseph K, 16,50 euros, disponible à Publico.

Un peu plus loin avec Amila

PARMI LES 21 ROMANS écrits pour la Série noire, certains sont quasiment – pardonnez moi l'expression – des romans prolétariens maquillés en romans policiers ou des romans noirs à forts cadres et messages sociaux (*Motus*, *Le Boucher des Hurlus*, *Le Pigeon du faubourg*, etc.) sans que pourtant que la qualité de l'intrigue et le plaisir de lecture ne soient sacrifiés.

Néanmoins Jean Amila n'a pas boudé son plaisir (et le nôtre) pour explorer toutes les dimensions du genre, du roman policier humoristique aux confins de l'espionnage (*Le Grillon enragé*, *Les Fous de Hong Kong*, etc.) on sans revisiter au passage les romans du milieu et de créer des personnages atypiques et novateurs.

D'ailleurs considéré par beaucoup comme le précurseur du néo-polar des années soixante-dix et quatre-vingt, il reçoit de certains de ses auteurs (Didier Daeninckx, Patrick Pecherot, etc.) un hommage appuyé, alors que le Salon du livre d'expression populaire et de critique sociale d'Arras décerne chaque année un prix Jean Meckert/Amila.

Je vais donc vous en présenter un panorama très subjectif de cette œuvre très riche à travers mes six polars préférés de Jean Amila.

Le Boucher des Hurlus (1982)

J'ai découvert Jean Amila lors de la parution de ce roman noir, pour moi son meilleur et je renverrai au passage que j'y ai consacré dans ma chronique de *Comme un écho errant*.

Y a pas de Bon Dieu (1950)

Si John Amila fut son pseudonyme pour quatre romans jusqu'en 1956, seule cette première Série noire a un cadre américain.

Il nous y décrit la vaine lutte d'une communauté montagnarde contre les appétits financiers d'une multinationale souhaitant construire un barrage dans la vallée de leur village.

Ce roman noir authentique; qui pourrait passer pour réellement américain, est plus proche du Steinbeck des *Raisins de la colère* que de l'Amérique machiste de pacotille du britannique Peter Cheyney et son très réac agent du FBI Lemmy Caution.

Motus (1953)

C'est le monde de la batellerie et le rejet social existant entre un homme et sa belle famille

qui est au centre de ce roman noir prolétarien

La Bonne Tisane (1955)

L'auteur dynamite le genre du roman du Milieu: les très stéréotypés Auguste le Breton et André Simonin n'y retrouveraient pas leurs petits. Situé dans le milieu hospitalier – par ailleurs décrit avec justesse et humanité – ce roman drôlissime nous offre par exemple une fusillade d'anthologie aux portes de l'hôpital digne des *Tontons flingueurs*. Sa suite *Sans attendre Godot* est moins réussie malgré sa tentative de syndicalisation des porte-flingue.

Dans un registre humoristique proche, *Jusqu'à plus soif* situe avec bonheur son intrigue dans le milieu des bouilleurs de cru normands.

Contest Flic (1972)

Deuxième enquête du flic hippy Doudou Magne dit Geronimo, héros récurrent précurseur (bien que flic), du néo-polar puis du

fameux Poulpe des années quatre-vingt-dix et grand pourfendeur de barbouzes. Elle permet à Jean Amila de dénoncer encore une fois

l'affaire Dominici, abordée sous forme documentaire dans *La Tragédie de Lurs*, tout en restant dans le registre de la dénonciation du système judiciaire abordé également dans les novelisations *Nous sommes tous des assassins* ou *Justice est faite*.

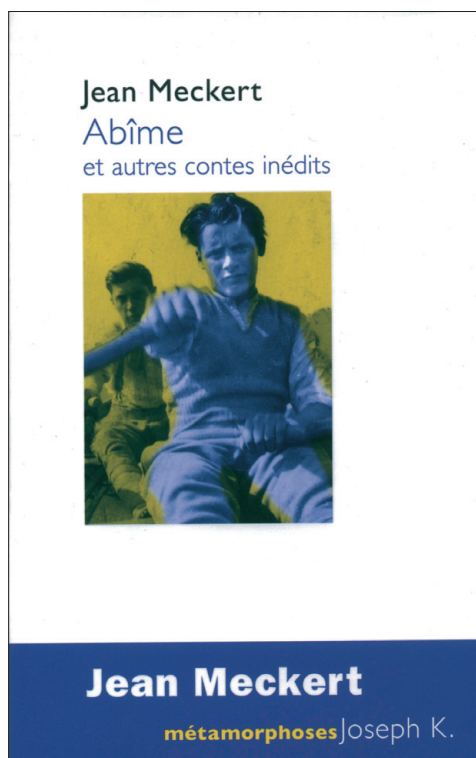
La Lune d'Omaha (1964)

L'auteur remet en cause le consensus patriotard sur la seconde guerre mondiale en faisant d'un déserteur américain son héros.

Son dernier roman, en 1985, *Au balcon d'Hiroshima* abordera encore cette période tout en dénonçant la menace nucléaire.

Bonne visite de l'expo et bonnes lectures,

Mouton noir



Abîmes

CE PETIT LIVRE rassemble trois textes courts dont je ne résumerai pas l'intrigue pour ne pas gâcher le plaisir de la lecture.

Dans ses œuvres de jeunesse, écrites sur des cahiers d'écolier, on distingue déjà néanmoins certaines spécificités de ses travaux futurs.

Le Bon Samaritain est un texte plein d'humanité où l'affirmation d'une nécessaire solidarité s'ajoute à un antimilitarisme parfaitement assumé.

Un Meurtre révèle une bonne maîtrise – surprenante pour un de ses premiers écrits – du texte court avec notamment une chute réussie. Il y affirme également avec vigueur l'esprit de révolte qui sera sa marque.

Abîme est un texte très noir, nihiliste, dont le protagoniste s'enfonce dans le désespoir le plus profond, comme l'indique son titre.

M. N.

Abîmes et autres contes, Joseph K., 2012, 7,60 euros, disponible à la librairie du Monde libertaire.



Des nouvelles du Portugal

Des camarades de Porto organisent du 5 au 8 octobre une conférence libertaire qui a pour objectif de faire le point sur la situation du mouvement anarchiste au Portugal et de tenter de relancer le mouvement. Nous avons eu l'occasion de rencontrer certains camarades portugais lors des rencontres internationales de Saint-Imier. La Fédération anarchiste a reçu une invitation, à laquelle elle va naturellement se rendre.

DANS CETTE PÉRIODE de crise globale du capitalisme, où l'insatisfaction générale de larges secteurs sociaux opprimés et marginalisés conduit à la rébellion contre les oppositions traditionnelles de gauche qui s'accommodent de la situation, et à la recherche de nouvelles formes d'organisation libératrice en marge des partis.

Parce qu'une vague croissante de mécontentement exprime son opposition, mais sans rencontrer un idéal, une compréhension profonde des mécanismes de domination ;

Parce que le contact et le débat entre les courants libertaires est quasi inexistant, limitant les initiatives, les moyens de réflexion et de diffusion sur la diversité des propositions ;

Parce que, cependant, ici et là se constituent des groupes dont la sociabilité recouvre à chaque fois plus la vie « en-dehors » avec d'autres jeunes, d'autres travailleurs et d'autres habitants, affirmant et proposant une autre façon de voir, de résister et de

vivre d'une manière vraiment alternative ;

Pour toutes ces raisons, les initiatives de contact, de débat, d'apprentissage, pour modeste qu'elles soient, peuvent être une opportunité pour ouvrir des voies, pour renforcer le rôle du courant libertaire, et pour rendre plus visible et plus compréhensible ce qu'il propose.

La conférence libertaire que nous vous présentons et à laquelle nous vous invitons est ouverte et s'adresse à tous les collectifs et individus qui se retrouvent dans une plateforme commune contre le capital, l'État et la hiérarchie, se réclamant ou non spécifiquement de l'expérience anarchiste, habitant la région portugaise ou non.

L'objectif de la conférence est le renforcement de notre cohésion et de notre présence, pour que cela aide à comprendre mieux le monde autour de nous, et à notre tour, pour mieux y intervenir nous même.

La réalisation d'une conférence libertaire permettra d'aborder des

thématiques plus générales et communes à ceux qui y participent, mais aussi, des sujets plus spécifiques et particuliers, des propositions d'activités, de modèles de vie ou de formes d'interventions qui consolident les propositions de rupture plus profonde mais parfaitement audibles et compréhensibles.

Nous proposons la réalisation d'une conférence libertaire qui puisse permettre l'envoi préalable de communications à soumettre au débat et la proposition de thèmes de discussion, ce qui permettra la création d'espaces de fraternisation et de débats dans une ambiance festive, cherchant à approfondir l'équilibre des grandes questions que nous avons affrontées par le passé, mais sans tomber dans le piège de la petite histoire conjoncturelle et parcelaire, et qui permettra de stimuler les pratiques libertaires et des échanges.

<http://cl12.portolivre.net>

Transmis par le groupe Gaston-Leval

Dernière minute

La face cachée de la pomme

Les ouvriers chinois qui fabriquent l'iPhone d'Apple se révoltent. Témoignage.

« **JE SUIS UN SIMPLE OUVRIER** de Foxconn Tayun¹. Je vais raconter l'émeute qui eut lieu dans cette usine pendant la nuit du 24 septembre de cette année. J'ai été à la fois extrêmement choqué et heureux par cet événement. Voir ces gardes fuir comme des rats apeurés m'a rempli de plaisir.

» La première chose que je veux dire c'est qu'il y avait bien plus que les 2 000 ouvriers déclarés par l'entreprise et la police à prendre part à cette émeute. Je pense qu'il y en avait environ une dizaine de milliers. La manif émeutière s'étendait sur deux kilomètres de long. Cela me fait penser aux grandes grèves de la période révolutionnaire.

» Vers 11 heures du soir le 24 septembre, plusieurs ouvriers, les uns de la province de Shandong les autres du Henan commencèrent à se battre ensemble. Ils n'étaient pas très nombreux ; mais la façon dont ils se battaient était très brutale. Extrêmement agressifs, des ouvriers du Henan poignardèrent des ouvriers du Shandong. Comme le bâtiment-dortoir est occupé essentiellement par des ouvriers du Shandong, le premier groupe cessa le combat. Peu de gens avaient participé à cet affrontement. C'est alors que les gardes arrivèrent sur place. Au lieu de ramener l'ordre, un de ces gardes poignarda un ouvrier de la province de Shandong et le blessa sérieusement. Allongé sur le sol ce dernier saignait abondamment. Comme les gardes étaient nombreux, plusieurs centaines, ils se montraient très agressifs. Comme de plus en plus d'ouvriers se rassemblaient, les gardes furent dépassés en nombre, attaqués et battus. Se rendant compte qu'ils étaient moins nombreux que les ouvriers, ils commencèrent à fuir.

» À ce moment-là les ouvriers de la province de Shandong, rejoint par ceux d'autres endroits, commencèrent à être vraiment fâchés. Furieux, ils cassèrent tous les postes de garde dans l'usine et renversèrent une clôture faite de barres de fer. Même le portail d'entrée fut détruit. Plusieurs véhicules de garde furent brûlés. De plus en plus de personnes rejoignirent l'émeute, certains emportés par l'action cassèrent tout ce qu'ils voyaient, comme le supermarché et l'internet-café du campus de l'usine. Le supermarché fut pillé. Beaucoup de véhicules privés furent retournés. La colère ouvrière arriva à son maximum. Quand la police arriva, les flics n'osèrent pas sortir de leurs voitures. Certaines voitures furent lapidées. L'émeute ne s'arrêta que lorsque l'armée intervint.

» Cette émeute dura 6 heures. La police déclara que cela s'était arrêté à 3 heures du matin, mais ce n'est pas vrai. Le jour suivant, au matin du 25 septembre il y avait plus de 2000 flics et soldats pour maintenir l'ordre. L'usine était un véritable foutoir. Au départ il ne s'était agi que d'une bagarre entre une dizaine d'ouvriers. Cela ne devint une émeute que lorsque les gardes arrivèrent sur place et commencèrent

à taper sur les ouvriers sans poser de questions. C'était trop !

» Les occasions sont nombreuses où les gardes agressent, battent les ouvriers de Foxconn Taiyuan. Leurs méthodes sont d'une grande brutalité. J'ai été choqué par ce que j'ai vu cette nuit là. Dans cette usine les gardes sont les ennemis damnés des ouvriers depuis son ouverture. Chaque ouvrier les hait. La direction est aveugle devant de telles pratiques. Elle est incapable de montrer quelque respect que ce soit aux ouvriers. C'est juste une question de temps avant que de tels événements ne se renouvellent.

» Le seul responsable de cette émeute dans l'usine de Foxconn Taiyuan est Foxconn Taiyuan lui-même. Quoiqu'en dise ses porte-parole, personne ne peut nier ce qui s'est passé ».

Traduction P. S.

1. C'est dans cette usine que sont fabriqués les derniers iPhone. Ce texte est diffusé en anglais par l'ONG Chinalaborwatch.

Nouvelles liaisons de la Fédération

Un nouveau groupe de la Fédération anarchiste est présent à **Brest** dans le Finistère (29). Vous pouvez le joindre par courriel à l'adresse brest@federation-anarchiste.org

Vous pouvez contacter la liaison de **Mantes-la-Jolie** dans les Yvelines à l'adresse mantes-la-jolie@federation-anarchiste.org

Une liaison est désormais présente à **Abbeville** dans la Somme. Vous pouvez la joindre au courriel abbeville@federation-anarchiste.org

Une liaison est présente à **Meaux** en Seine-et-Marne. Vous pouvez la joindre via le Secrétariat aux relations intérieures de la FA : relations-interieures@federation-anarchiste.org

Enfin, une nouvelle liaison est présente dans le département de l'Ain à **Bourg-en-Bresse**. Vous pouvez la contacter à l'adresse bourg-en-bresse@federation-anarchiste.org

Vous pouvez consulter la liste régulièrement mise à jour des 106 groupes et liaisons de la FA : www.federation-anarchiste.org



Jeudi 4 octobre

Cosmos (19 h 30) Spatial bidouillage.

Vendredi 5 octobre

Les oreilles libres (14 h 30) Spéciale musique de films avec un focus sur Tangerine Dream pour le cinéma, les bandes sons de Quincy Jones pour les films anglais de Sidney Lumet et des musiques de films rejetées (François de Roubaix pour les films de Cousteau).

La grenouille noire (21 heures) Le méga projet Europa City, complexe du groupe Auchan sur la commune de Gonesse (Val-d'Oise), projet destructeur d'un point de vue écologique et social, avec le Collectif Pour le Triangle de Gonesse. <http://voe95.fr/cptg/>

Samedi 6 octobre

La Philanthropie de l'ouvrier charpentier (10 heures)

Chronique syndicale (11 h 30)

Chroniques rebelles (13 h 30)

Lundi 8 octobre

Trous noirs (16 heures) Hervé Krief, musicien de funk et L'Indépendante, coopérative alimentaire autogérée.

Mardi 9 octobre

Artracaille (11 heures) Artracaille fait ripaille sur le thème : Rien n'est jamais acquis.

Voix de l'anarchisme international (14 h 30) Saint-Imier. Grèce : Yannis Youlountas et des alternatives de survie. Samuel Wahl présente son court-métrage Grèce générale.

Idéaux et débats (18 heures) De la poudre et des balles avec en direct, François Salvaing et Vassilis Alexakis, romanciers.

Paroles d'associations (19 h 30) Patrice Martinet, directeur du Théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet, présentera la saison 2013.

Mercredi 10 octobre

Blues en liberté (10 h 30) Le Mississipi hier et aujourd'hui.

Femmes libres (18 h 30) Femmes qui luttent, femmes qui témoignent.

Ras les murs (20 h 30) Lecture du courrier des prisonniers et situation actuelle de la prison et de la justice.



89.4 MHz en région parisienne rl.federation-anarchiste.org

Jusqu'au 13 octobre

Paris I^{er}

Exposition John Cage, poète, ramasseur de champignons, peintre, etc. Médiathèque musicale de Paris. Forum des Halles. 8, porte Saint-Eustache. M°: Les Halles. Entrée libre.

Jeudi 4 octobre

Paris V^e

19 heures. Projection débat avec des militants chiliens. Les réalités politiques et économiques et les conflits sociaux actuels au Chili. Université Paris 3 – Censier. Salle de cinéma, 49, rez-de-chaussée, 13, rue de Santeuil. M° Censier.

Paris X^e

19h30. Réunion de La Barbe, groupe d'action féministe «Que la Barbe des femmes soit le signe de leur volonté de résister à l'hégémonie masculine et de rendre visibles et ridicules toutes les situations d'inégalité entre hommes et femmes». Maison des associations, 206, quai de Valmy. M° Jaurès.

Paris XI^e

Étienne de La Boétie, *contre la servitude volontaire*. Pour l'inauguration de l'exposition, Maurice Schumann et Margot Verdier vous présenteront une série de textes choisis. Bar Le Maldoror, 10, rue du Grand-Prieuré. M° Oberkampf. maldoror.fr

Limoges (87)

Festival (In)Dépendances: Du joug colonial à la dictature du marché. Projections, débats, lectures, théâtre. Cinémas Le Lido et Grand Écran centre, Théâtre de l'Union, CDN du Limousin (memoireavif.info). Jusqu'au 1^{er} décembre.

Vendredi 5 octobre

Chambéry (73)

18h30. Apéro de rentrée du groupe FA de Chambéry, chez Gigi, bar le Petit Verdun au 2, avenue des Chevaliers Tireurs. Concert d'Arsène Lupunk Trio (prix libre). Table de presse, projets militants. FA73.lautre.net

Paris XI^e

19h30. Projection débat avec des militants chiliens: Les réalités politiques

et économiques et les conflits sociaux actuels au Chili. Librairie du Monde libertaire, 145, rue Amelot. M° République, Oberkampf ou Filles-du-Calvaire. Entrée libre et gratuite.

Paris VII^e

Action mensuelle contre les armes nucléaires. Jeûne et interpellation pour l'abolition des armes nucléaires. 9 heures – 10 heures, rendez-vous au M° Solferino, sous l'horloge du ministère de la Défense. 12 heures – 13 heures, rendez-vous sur le terre-plein à l'angle du Bd Saint-Germain et de la rue de l'Université (en face du 231 Bd Saint-Germain, entrée ministère de la Défense). 16 heures – 17 heures, au M° Solferino, sous l'horloge du ministère de la Défense. Faites le maximum pour être tout de noir vêtu.

Samedi 6 octobre

Marseille (13)

Au Circa, à 17 heures, causerie par Jean-Jacques Gandini (avocat) et Annick Stevens (philosophe), tous deux membres du collectif de la revue *Réfractations* sur le thème: Désobéir à la loi: au nom de quoi? pour quels résultats? Plusieurs procès sont en cours pour des actes que leurs auteurs revendiquent comme de la désobéissance civile. Un point sur l'évolution de ces affaires, et aussi l'évolution de la solidarité utile pour les inculpés. 50, rue Consolat.

Dijon (21)

Les collectifs Do It Yourself Maloka (Dijon) et Rude East can't Fail (Besak) organisent une journée pour une culture et des espaces autonomes. Espace autogéré des Tanneries.

6 et 7 octobre

Cuisery 71

5^e Salon du livre libertaire

Samedi: 17 heures, ouverture. 18 heures: Jean-Pierre Levaray. 21 heures: Invité surprise, puis Fred Alpi (chanson française).

Dimanche: 10 heures: ouverture. 12 heures: apéritif musical avec Michel Chevalier. 14 heures: Juanito Marcos et Yves Meunier: la révolution espagnole. 16 heures: Claire Auzias, le génocide tzigane À la Maison du temps libre.

15 heures: open graff, discussion, bouffe vegan, tables de presse et distro. 21 heures: concert hip-hop rouge et noir. Paf: 5 euros en soutien à Maloka, RECF et à l'espace autogéré des Tanneries.

Périgueux (24)

20h30. Lecture théâtrale, Alexandre Marius Jacob, anarchiste et bagnard 1879-1954, Café Associatif les Thétards, 7, rue de la Bride, Tel: 05 24 13 50 33

Paris XII^e

16 heures. SUD, Future et la CNT organisent une assemblée avec projection, débat et échange sur les luttes sociales avec Eric Forman, militant IWW dans la restauration rapide qui a participé à des luttes chez Starbucks et JimmyJohn's (resto sandwich) aux États-Unis. Salle Traversière, 17, rue Traversière. M° Gare-de-Lyon.

Saint-Denis (93)

19h30. Projection débat avec des militants chiliens: Les réalités politiques et économiques et les conflits sociaux actuels au Chili. Entrée libre et gratuite. Local de la Dionyversité, 4 Place Paul-Langevin. M° Basilique-de-Saint-Denis.

Dimanche 7 octobre

Saint-Denis (93)

15 heures. 17 heures. Les Dimanches de la Dionyversité au Musée de Saint-Denis. *Histoire impertinente des présidents de la République (1870-2017)*. Conférence-débat de Laurent Bihl, historien et spécialiste de l'image. Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis, 22bis, rue Gabriel Péri. M° Porte-de-Paris, ou RER D. Entrée libre.

Vendredi 10 octobre

Rennes (35)

Meeting de rue anarchiste à 18 heures, place de la République à l'appel du groupe La Sociale. «Face aux licenciements, comment lutter?» Ce que disent et veulent les anarchistes.

Chili

Luttes sociales et communication audiovisuelle

DOCUMENTARY VIDEOMAGAZINE
COMUNICANDO ACCIÓN
SINOPSIS
EN LA CONSTRUCCIÓN DEL MOVIMIENTO SOCIAL

**Projections de vidéos et débat
avec les animateurs de la Productora de Comunicación Social**

TROIS LIEUX, TROIS DATES

Jeudi 4 octobre, 19 heures

Université Paris-3 - Censier

Salle de cinéma/Salle 49, rez-de-chaussée

13, rue de Santeuil, 75005 Paris, M° Censier

Vendredi 5 octobre, 19h30

Librairie du Monde libertaire

145, rue Amelot, 75011 Paris

M° République, Oberkampf

ou Filles-du-Calvaire

Samedi 6 octobre 19h30

Local de la Dionysversité,

4, place Paul-Langevin

93200 Saint-Denis

Métro Basilique-de-Saint-Denis

Productora de Comunicación Social

**Fédération anarchiste
Terre et liberté pour Arauco**

- Contextualisation sur les réalités politiques et économiques et les conflits sociaux d'aujourd'hui
- Présentation de plusieurs vidéos sur les conflits actuels au Chili
- Débat

